

## QUATRIÈME PARTIE.

---

# LA RELIGION

ET

## L'ENTHOUSIASME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Considérations générales sur la religion en  
Allemagne.*

---

LES nations de race germanique sont toutes naturellement religieuses ; et le zèle de ce sentiment a fait naître plusieurs guerres dans leur sein. Cependant, en Allemagne surtout, l'on est plus porté à l'enthousiasme qu'au fanatisme. L'esprit de secte doit se manifester sous diverses formes dans un pays où l'activité de la pensée est la première de toutes : mais d'ordinaire l'on n'y mêle pas les discussions

théologiques aux passions humaines ; et les diverses opinions, en fait de religion, ne sortent pas de ce monde idéal où règne une paix sublime.

Pendant long-temps on s'est occupé, comme je le montrerai dans le chapitre suivant, de l'examen des dogmes du christianisme ; mais depuis vingt ans, depuis que les écrits de Kant ont fortement influé sur les esprits, il s'est établi dans la manière de concevoir la religion une liberté et une grandeur qui n'exigent ni ne rejettent aucune forme de culte en particulier, mais qui font des choses célestes le principe dominant de l'existence.

Plusieurs personnes trouvent que la religion des Allemands est trop vague, et qu'il vaut mieux se rallier sous l'étendard d'un culte plus positif et plus sévère. Lessing dit, dans son *Essai sur l'Education du Genre humain*, que les révélations religieuses ont toujours été proportionnées aux lumières qui existoient à l'époque où ces révélations ont paru. L'ancien testament, l'évangile, et, sous plusieurs rapports, la réformation, étoient, selon leur temps, parfaitement en harmonie avec les progrès des esprits ; et peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du

christianisme qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres.

Quoiqu'il en soit, il est peut-être intéressant de connoître sous quel point de vue la religion est considérée en Allemagne, et comment on a trouvé le moyen d'y rattacher tout le système littéraire et philosophique dont j'ai tracé l'esquisse. C'est une chose imposante que cet ensemble de pensées qui développe à nos yeux l'ordre moral tout entier, et donne à cet édifice sublime le dévouement pour base, et la divinité pour faîte.

C'est au sentiment de l'infini que la plupart des écrivains allemands rapportent toutes les idées religieuses. L'on demande s'il est possible de concevoir l'infini ; cependant ne le conçoit-on pas, aumoins d'une manière négative, lorsque dans les mathématiques on ne peut supposer aucun terme à la durée ni à l'étendue ? Cet infini consiste dans l'absence des bornes ; mais le sentiment de l'infini, tel

que l'imagination et le cœur l'éprouvent, est positif et créateur.

L'enthousiasme que le beau idéal nous fait éprouver, cette émotion pleine de trouble et de pureté tout ensemble, c'est le sentiment de l'infini qui l'excite. Nous nous sentons comme dégagés par l'admiration, des entraves de la destinée humaine, et il nous semble qu'on nous révèle des secrets merveilleux, pour affranchir l'âme à jamais de la langueur et du déclin. Quand nous contemplons le ciel étoilé, où des étincelles de lumière sont des univers comme le nôtre, où la poussière brillante de la voie lactée trace avec des mondes une route dans le firmament, notre pensée se perd dans l'infini, notre cœur bat pour l'inconnu, pour l'immense, et nous sentons que ce n'est qu'au-delà des expériences terrestres que notre véritable vie doit commencer. Enfin, les émotions religieuses, plus que toutes les autres encore, réveillent en nous le sentiment de l'infini; mais en le réveillant elles le satisfont; et c'est pour cela sans doute qu'un homme d'un grand esprit disoit: " que la créature pensante n'étoit " heureuse que quand l'idée de l'infini étoit

“ devenue pour elle une jouissance au lieu  
 “ d’être un poids.”

En effet, quand nous nous livrons en entier aux réflexions, aux images, aux désirs qui dépassent les limites de l’expérience, c’est alors seulement que nous respirons. Quand on veut s’en tenir aux intérêts, aux convenances, aux lois de ce monde, le génie, la sensibilité, l’enthousiasme agitent péniblement notre ame ; mais ils l’inondent de délices quand on les consacre à ce souvenir, à cette attente de l’infini qui se présente dans la métaphysique sous la forme des dispositions innées, dans la vertu sous celle du dévouement, dans les arts sous celle de l’idéal, et dans la religion elle-même sous celle de l’amour divin.

Le sentiment de l’infini est le véritable attribut de l’ame : tout ce qui est beau dans tous les genres excite en nous l’espoir et le désir d’un avenir éternel et d’une existence sublime ; on ne peut entendre ni le vent dans la forêt, ni les accords délicieux des voix humaines ; on ne peut éprouver l’enchantement de l’éloquence ou de la poésie ; enfin, surtout, enfin on ne peut aimer avec inno-

cence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité.

Tous les sacrifices de l'intérêt personnel viennent du besoin de se mettre en harmonie avec ce sentiment de l'infini dont on éprouve tout le charme, quoiqu'on ne puisse l'exprimer. Si la puissance du devoir étoit renfermée dans le court espace de cette vie, comment donc auroit-elle plus d'empire que les passions sur notre ame? Qui sacrifieroit des bornes à des bornes? *Tout ce qui finit est si court*, dit Saint Augustin, les instants de jouissance que peuvent valoir les penchants terrestres, et les jours de paix qu'assure une conduite morale, différeroient de bien peu, si des émotions sans limite et sans terme ne s'élevoient pas au fond du cœur de l'homme qui se dévoue à la vertu.

Beaucoup de gens nieront ce sentiment de l'infini, et certes ils sont sur un excellent terrain pour le nier, car il est impossible de le leur expliquer; ce n'est pas quelques mots de plus qui réussiront à leur faire comprendre ce que l'univers ne leur a pas dit. La nature a revêtu l'infini des divers symboles qui peuvent le faire arriver jusqu'à nous : la lumière et les ténèbres, l'orage et le silence, le plaisir

et la douleur, tout inspire à l'homme cette religion universelle dont son cœur est le sanctuaire.

Un homme dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, M. Ancillon, vient de faire paroître un ouvrage sur la nouvelle philosophie de l'Allemagne, qui réunit la lucidité de l'esprit françois à la profondeur du génie allemand. M. Ancillon s'est déjà acquis un nom célèbre comme historien ; il est incontestablement ce qu'on a coutume d'appeler en France une bonne tête ; son esprit même est positif et méthodique, et c'est par son ame qu'il a saisi tout ce que la pensée de l'infini peut présenter de plus vaste et de plus élevé. Ce qu'il a écrit sur ce sujet porte un caractère tout à fait original ; c'est, pour ainsi dire, le sublime mis à la portée de la logique : il trace avec précision la ligne où les connoissances expérimentales s'arrêtent, soit dans les arts, soit dans la philosophie, soit dans la religion ; il montre que le sentiment va beaucoup plus loin que les connoissances, et que par-delà les preuves démonstratives il y a l'évidence naturelle ; par-delà l'analyse, l'inspiration ; par-delà les mots, les idées ; par-delà les idées, les émotions ; et que le sen-

timent de l'infini est un fait de l'ame, un fait primitif, sans lequel il n'y auroit rien dans l'homme que de l'instinct physique et du calcul.

Il est difficile d'être religieux à la manière introduite par les esprits secs, ou par les hommes de bonne volonté, qui voudroient faire arriver la religion aux honneurs de la démonstration scientifique. Ce qui touche si intimement au mystère de l'existence ne peut être exprimé par les formes régulières de la parole. Le raisonnement dans de tels sujets sert à montrer où finit le raisonnement ; et là où il finit commence la véritable certitude ; car les vérités de sentiment ont une force d'intensité qui appelle tout notre être à leur appui. L'infini agit sur l'ame pour l'élever et la dégager du temps. L'œuvre de la vie c'est de sacrifier les intérêts de notre existence passagère à cette immortalité qui commence pour nous dès à présent, si nous en sommes déjà dignes ; et non-seulement la plupart des religions ont ce même but, mais les beaux arts, la poésie, la gloire et l'amour, sont des religions dans lesquelles il entre plus ou moins d'alliage.

Cette expression, *c'est divin*, qui est passée

en usage pour vanter les beautés de la nature et de l'art, cette expression est une croyance parmi les Allemands ; ce n'est point par indifférence qu'ils sont tolérants, c'est parcequ'ils ont de l'universalité dans leur manière de sentir et de concevoir la religion. En effet, chaque homme peut trouver dans une des merveilles de l'univers celle qui parle le plus puissamment à son ame : l'un admire la divinité dans les traits d'un père, l'autre dans l'innocence d'un enfant, l'autre dans le céleste regard des vierges de Raphaël, dans la musique, dans la poésie, dans la nature, n'importe ; car tous s'entendent si tous sont animés par le principe religieux, génie du monde et de chaque homme.

Des esprits supérieurs ont élevé des doutes sur tel ou tel dogme ; et c'étoit un grand malheur que la subtilité de la dialectique ou les prétentions de l'amour-propre pussent troubler et refroidir le sentiment de la foi. Souvent aussi la réflexion se trouvoit à l'étroit dans ces religions intolérantes dont on avoit fait pour ainsi dire un code pénal, et qui donnoient à la théologie toutes les formes d'un gouvernement despotique ; mais qu'il est su-

blime ce culte qui nous fait pressentir une jouissance céleste dans l'inspiration du génie comme dans la vertu la plus obscure; dans les affections les plus tendres comme dans les peines les plus amères; dans la tempête comme dans les beaux jours; dans la fleur comme dans le chêne; dans tout, hors le calcul, hors le froid mortel de l'égoïsme qui nous sépare de la nature bienfaisante, et nous donne la vanité seule pour mobile, la vanité dont la racine est toujours venimeuse! quelle est belle la religion qui consacre le monde entier à son auteur, et se sert de toutes nos facultés pour célébrer les rites saints du merveilleux univers.

Loin qu'une telle croyance interdise les lettres, ni les sciences, la théorie de toutes les idées, et le secret de tous les talents lui appartiennent; il faudroit que la nature et la divinité fussent en contradiction, si la piété sincère défendoit aux hommes de se servir de leurs facultés et de goûter les plaisirs qu'elles donnent. Il y a de la religion dans toutes les œuvres du génie; il y a du génie dans toutes les pensées religieuses. L'esprit est d'une moins illustre origine, il sert à

contester ; mais le génie est créateur. La source inépuisable des talents et des vertus, c'est ce sentiment de l'infini, qui a sa part dans toutes les actions généreuses et dans toutes les conceptions profondes.

La religion n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie, si l'on n'entretient pas sans cesse dans l'ame cette foi à l'invisible, ce dévouement, cette élévation de désirs qui doivent triompher des penchans vulgaires auxquels notre nature nous expose.

Néanmoins, comment la religion pourroit-elle nous être sans cesse présente, si nous ne la rattachions pas à tout ce qui doit occuper une belle vie, les affections dévouées, les méditations philosophiques et les plaisirs de l'imagination ? Un grand nombre de pratiques sont recommandées aux fidèles, afin qu'à tous les moments du jour la religion leur soit rappelée par les obligations qu'elle impose ; mais si la vie entière pouvoit être naturellement et sans effort un culte de tous les instants, ne seroit-ce pas mieux encore ? puisque l'admiration pour le beau se rapporte toujours à la Divinité, et

que l'élan même des pensées fortes nous fait remonter vers notre origine, pourquoi donc la puissance d'aimer, la poésie, la philosophie, ne seroient-elles pas les colonnes du temple de la foi ?

toutes les conceptions que  
 La religion n'est rien si elle n'est pas tout,  
 si l'existence n'en est pas remplie, si l'on  
 n'entretient pas sans cesse dans l'âme cette  
 foi à l'invisible, ce dévouement, cette élé-  
 tion de désespoir devant triompher des pen-  
 chants vulgaires auxquels notre nature nous  
 expose.

Neanmoins, comment la religion pourrait-elle  
 être faite sans cesse présente, si nous  
 ne la rattacherions pas à tout ce qui fait  
 de nous une belle vie, les actions d'éclat,  
 les méditations philosophiques et les plus  
 hauts de l'imagination? Un grand nombre  
 de pratiques sont recommandées aux fidèles,  
 afin qu'à tous les moments du jour ils re-  
 tiennent leur cœur attaché par les obligations  
 qu'elle impose; mais si la vie entière n'est  
 une œuvre saintement et avec effort en  
 suite de tous les instants, ne seroit-ce pas  
 inutile encore? puisque l'adhésion pour la  
 foi se rapporte toujours à la Divinité et  
 ne peut être que...

## CHAPITRE II.

*Du Protestantisme.*

C'ÉTOIT chez les Allemands qu'une révolution opérée par les idées devoit avoir lieu ; car le trait saillant de cette nation méditative est l'énergie de la conviction intérieure. Quand une fois une opinion s'est emparée des têtes allemandes, leur patience et leur persévérance à la soutenir font singulièrement honneur à la force de la volonté dans l'homme.

En lisant les détails de la mort de Jean Hus et de Jérôme de Prague, les précurseurs de la réformation, on voit un exemple frappant de ce qui caractérise les chefs du protestantisme en Allemagne, la réunion d'une foi vive avec l'esprit d'examen. Leur raison n'a point fait tort à leur croyance, ni leur

croissance à leur raison ; et leurs facultés morales ont agi toujours ensemble.

Partout en Allemagne on trouve des traces des diverses luttes religieuses qui, pendant plusieurs siècles, ont occupé la nation entière. On montre encore dans la cathédrale de Prague des bas-reliefs où les dévastations commises par les Hussites sont représentées ; et la partie de l'église que les Suédois ont incendiée dans la guerre de trente ans n'est point encore rebâtie. Non loin de là, sur le pont, est placée la statue de Saint Jean-Népomucène, qui aima mieux périr dans les flots que de révéler les faiblesses qu'une reine infortunée lui avoit confessées. Les monuments, et même les ruines qui attestent l'influence de la religion sur les hommes, intéressent vivement notre ame ; car les guerres d'opinion, quelque cruelles qu'elles soient, font plus d'honneur aux nations que les guerres d'intérêt.

Luther est, de tous les grands hommes que l'Allemagne a produits, celui dont le caractère étoit le plus allemand, sa fermeté avoit quelque chose de rude ; sa conviction alloit jusqu'à l'entêtement ; le courage de l'esprit

étoit en lui le principe du courage de l'action : ce qu'il avoit de passionné dans l'ame ne le détournoit point des études abstraites ; et quoiqu'il attaquât de certains abus et de certains dogmes comme des préjugés, ce n'étoit point l'incrédulité philosophique, mais un fanatisme à lui qui l'inspiroit.

Néanmoins la réformation a introduit dans le monde l'examen en fait de religion. Il en est résulté pour les uns le scepticisme, mais pour les autres une conviction plus ferme des vérités religieuses : l'esprit humain étoit arrivé à une époque où il devoit nécessairement examiner pour croire. La découverte de l'imprimerie, la multiplicité des connoissances, et l'investigation philosophique de la vérité, ne permettoient plus cette foi aveugle dont on s'étoit jadis si bien trouvé. L'enthousiasme religieux ne pouvoit renaître que par l'examen et la méditation. C'est Luther qui a mis la bible et l'évangile entre les mains de tout le monde ; c'est lui qui a donné l'impulsion à l'étude de l'antiquité ; car en apprenant l'Hébreu pour lire la bible, et le Grec pour lire le nouveau testament, on a cultivé les langues anciennes, et les esprits

se sont tournés vers les recherches historiques.

L'examen peut affaiblir cette foi d'habitude que les hommes font bien de conserver tant qu'ils le peuvent ; mais quand l'homme sort de l'examen, plus religieux qu'il n'y étoit entré, c'est alors que la religion est invariablement fondée ; c'est alors qu'il y a paix entre elle et les lumières, et qu'elles se servent mutuellement.

Quelques écrivains ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité, et l'on auroit dit, à les entendre, que c'étoit une véritable atrocité de croire notre espèce perfectible. Il suffit en France qu'un homme de tel parti ait soutenu telle opinion, pour qu'il ne soit plus de bon goût de l'adopter ; et tous les moutons du même troupeau viennent donner, les uns après les autres, leurs coups de tête aux idées, qui n'en restent pas moins ce qu'elles sont.

Il est très probable que le genre humain est susceptible d'éducation, aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour les progrès de la pensée dans la route éternelle du temps. La réformation

fut l'ère de l'examen et de la conviction éclairée qui lui succède. Le christianisme a d'abord été fondé, puis altéré, puis examiné, puis compris, et ces diverses périodes étoient nécessaires à son développement; elles ont duré quelquefois cent ans, quelquefois mille ans. L'Être Suprême qui puise dans l'éternité n'est pas économe du temps à notre manière.

Quand Luther a paru, la religion n'étoit plus qu'une puissance politique, attaquée ou défendue comme un intérêt de ce monde. Luther l'a rappelée sur le terrain de la pensée. La marche historique de l'esprit humain à cet égard, en Allemagne, est digne de remarque. Lorsque les guerres causées par la réformation furent apaisées, et que les réfugiés protestans se furent naturalisés dans les divers états du nord de l'Empire Germanique, les études philosophiques, qui avoient toujours pour objet l'intérieur de l'ame, se dirigèrent naturellement vers la religion; et il n'existe pas, dans le dix-huitième siècle, de littérature où l'on trouve sur ce sujet une telle quantité de livres que dans la littérature allemande.

Lessing, l'un des esprits les plus vigoureux de l'Allemagne, n'a cessé d'attaquer avec

toute la force de sa logique, cette maxime si communément répétée, *qu'il y a des vérités dangereuses*. En effet, c'est une singulière présomption dans quelques individus, de se croire le droit de cacher la vérité à leurs semblables, et de s'attribuer la prérogative de se placer, comme Alexandre devant Diogène, pour nous dérober les rayons de ce soleil qui appartient à tous également ; cette prudence prétendue n'est que la théorie du charlatanisme ; on veut escamoter les idées pour mieux asservir les hommes. La vérité est l'œuvre de Dieu ; les mensonges sont l'œuvre de l'homme. Si l'on étudie les époques de l'histoire où l'on a craint la vérité, l'on verra toujours que c'est quand l'intérêt particulier luttoit de quelque manière contre la tendance universelle.

La recherche de la vérité est la plus noble des occupations, et sa publication un devoir. Il n'y a rien à craindre pour la religion ni pour la société dans cette recherche, si elle est sincère ; et si elle ne l'est pas, ce n'est plus alors la vérité, c'est le mensonge qui fait du mal. Il n'y a pas un sentiment dans l'homme dont on ne puisse trouver la raison philosophique ; pas une opinion, pas même un préjugé généralement répandu qui n'ait sa

racine dans la nature. Il faut donc examiner, non dans le but de détruire, mais pour fonder la croyance sur la conviction intime et non sur la conviction dérobée.

On voit des erreurs durer long-temps ; mais elles causent toujours une inquiétude pénible. En contemplant la tour de Pise qui penche sur sa base, on se figure qu'elle va tomber, quoiqu'elle ait subsisté pendant des siècles ; et l'imagination n'est en repos qu'en présence des édifices fermes et réguliers. Il en est de même de la croyance à certains principes, ce qui est fondé sur les préjugés inquiète, et l'on aime à voir la raison appuyer de tout son pouvoir les conceptions élevées de l'ame.

L'intelligence contient en elle-même le principe de tout ce qu'elle acquiert par l'expérience ; Fontenelle disoit avec justesse *qu'on croyoit reconnoître une vérité la première fois qu'elle nous étoit annoncée*. Comment donc pourroit-on imaginer que tôt ou tard les idées justes et la persuasion intime qu'elles font naître ne se rencontreront pas ? Il y a une harmonie pré-établie entre la vérité et la raison humaine qui finit toujours par les rapprocher l'une de l'autre.

Proposer aux hommes de ne pas se dire

mutuellement ce qu'ils pensent, c'est ce qu'on appelle vulgairement garder le secret de la comédie. On ne continue d'ignorer que parcequ'on ne sait pas qu'on ignore ; mais du moment qu'on a commandé de se taire, c'est que quelqu'un a parlé ; et pour étouffer les pensées que ces paroles ont excité, il faut dégrader la raison. Il y a des hommes pleins d'énergie et de bonne foi qui n'ont jamais soupçonné telles ou telles vérités philosophiques ; mais ceux qui les savent et les dissimulent sont des hypocrites, ou tout au moins des êtres bien arrogants et bien irréligieux.— Bien arrogants ; car de quel droit s'imaginent-ils qu'ils sont de la classe des initiés, et que le reste du monde n'en est pas ?— Bien irréligieux ; car s'il y avoit une vérité philosophique ou naturelle, une vérité enfin qui combattît la religion, cette religion ne seroit pas ce qu'elle est, la lumière des lumières.

Il faut bien mal connoître le christianisme, c'est-à-dire la révélation des lois morales de l'homme et de l'univers, pour recommander à ceux qui veulent y croire l'ignorance, le secret et les ténèbres. Ouvrez les portes du temple ; appelez à votre secours le génie, les beaux-arts, les sciences, la philosophie ; ras-

semblez-les dans un même foyer pour honorer et comprendre l'Auteur de la création ; et si l'amour a dit que le nom de ce qu'on aime semble gravé sur les feuilles de chaque fleur, comment l'empreinte de Dieu ne seroit-elle pas dans toutes les idées qui se rallient à la chaîne éternelle !

Le droit d'examiner ce qu'on doit croire est le fondement du protestantisme. Les premiers réformateurs ne l'entendoient pas ainsi : ils croyoient pouvoir placer les colonnes d'Hercule de l'esprit humain aux termes de leurs propres lumières ; mais ils avoient tort d'espérer qu'on se soumettoit à leurs décisions comme infaillibles, eux qui rejetoient toute autorité de ce genre dans la religion catholique. Le protestantisme devoit donc suivre le développement et les progrès des lumières, tandis que le catholicisme se vantoit d'être immuable au milieu des vagues du temps.

Parmi les écrivains allemands de la religion protestante, il a existé diverses manières de voir, qui successivement ont occupé l'attention. Plusieurs savants ont fait des recherches inouïes sur l'ancien et le nouveau testament. Michaëlis a étudié les langues, les

antiquités et l'histoire naturelle de l'Asie, pour interpréter la bible ; et tandis qu'en France l'esprit philosophique plaisantoit sur le christianisme, on en faisoit en Allemagne un objet d'érudition. Bien que ce genre de travail pût à quelques égards blesser les ames religieuses, quel respect ne suppose-t-il pas pour le livre, objet d'un examen aussi sérieux ! Ces savants n'attaquèrent ni le dogme, ni les prophéties, ni les miracles ; mais il en vint après eux un grand nombre qui voulurent donner une explication toute naturelle à la bible et au nouveau testament, et qui, considérant l'une et l'autre simplement comme de bons écrits d'une lecture instructive, ne voyoient dans les mystères que des métaphores orientales.

Ces théologiens s'appeloient raisonnables, parcequ'ils croyoient dissiper tous les genres d'obscurités ; mais c'étoit mal diriger l'esprit d'examen que de vouloir l'appliquer aux vérités qu'on ne peut pressentir que par l'élévation et le recueillement de l'ame. L'esprit d'examen doit servir à reconnoître ce qui est supérieur à la raison, comme un astronome marque les hauteurs auxquelles la vue de l'homme n'atteint pas : ainsi donc signaler les

régions incompréhensibles, sans prétendre ni les nier, ni les soumettre au langage, c'est se servir de l'esprit d'examen selon sa mesure et selon son but.

L'interprétation savante ne satisfait pas plus que l'autorité dogmatique. L'imagination et la sensibilité des Allemands ne pouvoient se contenter de cette sorte de religion prosaïque qui accorderoit un respect de raison au christianisme. Herder, le premier, fit renaître la foi par la poésie : profondément instruit dans les langues orientales, il avoit pour la bible un genre d'admiration semblable à celui qu'un Homère sanctifié pourroit inspirer. La tendance naturelle des esprits, en Allemagne, est de considérer la poésie comme une sorte de don prophétique, précurseur des dons divins ; ainsi ce n'étoit point une profanation de réunir à la croyance religieuse l'enthousiasme qu'elle inspire.

Herder n'étoit pas scrupuleusement orthodoxe ; cependant il rejettoit, ainsi que ses partisans, les commentaires érudits qui avoient pour but de simplifier la bible, et qui l'anéantissoient en la simplifiant. Une sorte de théologie poétique, vague mais animée, libre

mais sensible, tint la place de cette école pédantesque qui croyoit marcher vers la raison en retranchant quelques miracles de cet univers, et cependant le merveilleux est à quelques égards peut-être plus facile encore à concevoir que ce qu'on est convenu d'appeler le naturel.

Schleiermacher, le traducteur de Platon, a écrit sur la religion des discours d'une rare éloquence; il combat l'indifférence qu'on appelloit *tolérance*, et le travail destructeur qu'on faisoit passer pour un examen impartial. Schleiermacher n'est pas non plus un théologien orthodoxe; mais il montre, dans les dogmes religieux qu'il adopte, de la force de croyance, et une grande vigueur de conception métaphysique. Il a développé avec beaucoup de chaleur et de clarté le sentiment de l'infini dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. On peut appeler les opinions religieuses de Schleiermacher et de ses disciples une théologie philosophique.

Enfin Lavater, et plusieurs hommes de talent se sont ralliés aux opinions mystiques, telles que Fénelon en France, et divers écrivains de tous les pays les ont conçues.

Lavater a précédé quelques-uns des hommes que j'ai cités ; néanmoins c'est depuis un petit nombre d'années surtout que la doctrine, dont il peut être considéré comme un des principaux chefs, a pris une grande faveur en Allemagne. L'ouvrage de Lavater, sur la physionomie, est plus célèbre que ses écrits religieux ; mais ce qui le rendoit surtout remarquable c'étoit son caractère personnel ; il y avoit en lui un rare mélange de pénétration et d'enthousiasme ; il observoit les hommes avec une finesse d'esprit singulière et s'abandonnoit avec une confiance absolue à des idées qu'on pourroit nommer superstitieuses ; il avoit de l'amour-propre, et peut-être cet amour-propre a-t-il été la cause de ses opinions bizarres sur lui-même et sur sa vocation miraculeuse : cependant rien n'égaloit la simplicité religieuse et la candeur de son ame ; on ne pouvoit voir sans étonnement, dans un salon de nos jours, un ministre du saint évangile inspiré comme les apôtres et spirituel comme un homme du monde. Le garant de la sincérité de Lavater, c'étoient ses bonnes actions et son beau regard, qui portoit l'empreinte d'une inimitable vérité.

Les écrivains religieux de l'Allemagne

actuelle sont divisés en deux classes très distinctes, les défenseurs de la réformation et les partisans du catholicisme. J'examinerai à part les écrivains de ces diverses opinions ; mais ce qu'il importe d'affirmer avant tout, c'est que si le nord de l'Allemagne est le pays où les questions théologiques ont été le plus agitées, c'est en même temps celui où les sentiments religieux sont le plus universels ; le caractère national en est empreint, et le génie des arts et de la littérature y puise toute son inspiration. Enfin, parmi les gens du peuple, la religion a dans le nord de l'Allemagne un caractère idéal et doux qui surprend singulièrement dans un pays dont on est accoutumé à croire les mœurs très rudes.

Une fois en voyageant de Dresde à Leipzig, je m'arrêtai le soir à Meissen, petite ville placée sur une hauteur au-dessus de la rivière, et dont l'église renferme des tombeaux consacrés à d'illustres souvenirs. Je me promenois sur l'esplanade, et je me laissais aller à cette rêverie que le coucher du soleil, l'aspect lointain du paysage et le bruit de l'onde qui coule au fond de la vallée, excitent si facilement dans notre ame ; j'entendis alors

les voix de quelques hommes du peuple, et je craignois d'écouter des paroles vulgaires, telles qu'on en chante ailleurs dans les rues. Quel fut mon étonnement, lorsque je compris le refrain de leur chanson : *Ils se sont aimés et ils sont morts avec l'espoir de se retrouver un jour !* Heureux pays que celui où de tels sentiments sont populaires, et répandent jusques dans l'air qu'on respire je ne sais quelle fraternité religieuse, dont l'amour pour le ciel et la pitié pour l'homme sont le touchant lien.

## CHAPITRE III.

*Du culte des frères Moraves.*

---

IL y a peut-être trop de liberté dans le protestantisme pour contenter une certaine austérité religieuse qui peut s'emparer de l'homme accablé par de grands malheurs ; quelquefois même, dans le cours habituel de la vie, la réalité de ce monde disparaît tout à coup, et l'on se sent au milieu de ses intérêts comme dans un bal dont on n'entendrait pas la musique. Le mouvement qu'on y verroit paroîtroit insensé, une espèce d'apathie rêveuse s'empare également du Bramin et du sauvage, quand l'un, à force de penser, et l'autre, à force d'ignorer, passent des heures entières dans la contemplation muette de la destinée. La seule activité dont on soit susceptible alors est celle qui a le culte divin pour objet. On aime à faire à chaque instant quelque chose pour le ciel ; et c'est cette disposition qui inspire

de l'attrait pour les couvents, quoiqu'ils aient d'ailleurs des inconvénients très graves.

Les établissements Moraves sont les couvents des Protestants, et c'est l'enthousiasme religieux du nord de l'Allemagne qui leur a donné naissance il y a cent années. Mais quoique cette association soit aussi sévère qu'un couvent catholique, elle est plus libérale dans les principes : on n'y fait point de vœu, tout y est volontaire ; les hommes et les femmes ne sont pas séparés, et le mariage n'y est point interdit. Néanmoins la société entière est ecclésiastique, c'est à dire, que tout s'y fait par la religion et pour elle ; c'est l'autorité de l'église qui régit cette communauté de fidèles, mais cette église est sans prêtres, et le sacerdoce y est exercé tour à tour par les personnes les plus religieuses et les plus vénérables.

Les hommes et les femmes avant d'être mariés, vivent séparément les uns des autres dans des réunions où règne l'égalité la plus parfaite. La journée entière est remplie par des travaux, les mêmes pour tous les rangs ; l'idée de la Providence, constamment présente, dirige tous les actions de la vie des Moraves.

Quand un jeune homme veut prendre une compagne, il s'adresse à la doyenne des filles ou

des veuves, et lui demande celle qu'il voudroit épouser. L'on tire au sort à l'église pour savoir s'il doit ou non s'unir à la femme qu'il préfère ; et si le sort est contre lui, il renonce à sa demande. Les Moraves ont tellement l'habitude de se résigner, qu'ils ne résistent point à cette décision ; et comme ils ne voient les femmes qu'à l'église, il leur en coûte moins pour renoncer à leur choix. Cette manière de prononcer sur le mariage, et sur beaucoup d'autres circonstances de la vie, indique l'esprit général du culte des Moraves. Au lieu de s'en tenir à la soumission à la volonté du ciel, ils se figurent qu'ils peuvent la connoître ou par des inspirations, ou, ce qui est plus étrange encore, en interrogeant le hasard. Le devoir et les évènements manifestent à l'homme les voies de Dieu sur la terre ; comment peut-il se flatter de les pénétrer par d'autres moyens ?

L'on observe d'ailleurs en général, chez les Moraves, les mœurs évangéliques telles qu'elles devoient exister du temps des apôtres, dans les communautés chrétiennes. Ni les dogmes extraordinaires, ni les pratiques scrupuleuses ne font le lien de cette association : l'Évangile y est interprété de la manière la

plus naturelle et la plus claire ; mais on y est fidèle aux conséquences de cette doctrine, et l'on met, sous tous les rapports, sa conduite en harmonie avec les principes religieux. Les communautés Moraves servent surtout à prouver que le protestantisme, dans sa simplicité, peut mener au genre de vie le plus austère et à la religion la plus enthousiaste, la mort et l'immortalité bien comprises suffisent pour occuper et diriger toute l'existence.

J'ai été il y a quelque temps à Dintendorf, petit village près d'Erfurt, où une communauté de Moraves s'est établie. Ce village est à trois lieues de toute grande route ; il est placé entre deux montagnes sur le bord d'un ruisseau ; des saules et des peupliers élevés l'entourent : il y a dans l'aspect de la contrée quelque chose de calme et de doux qui prépare l'ame à sortir des agitations de la vie. Les maisons et les rues sont d'une propreté parfaite ; les femmes, toutes habillées de même, cachent leurs cheveux et ceignent leur tête avec un ruban dont les couleurs indiquent si elles sont mariées, filles ou veuves ; les hommes sont vêtus de brun, à peu près comme les quakers. Une industrie mercantile les occupe presque tous ; mais on n'entend pas le

moindre bruit dans le village. Chacun travaille avec régularité et tranquillité ; et l'action intérieure des sentiments religieux apaise tout autre mouvement.

Les filles et les veuves habitent ensemble dans un grand dortoir, et pendant la nuit une d'elles veille tour à tour pour prier ou pour soigner celles qui pourroient devenir malades. Les hommes non mariés vivent de la même manière. Ainsi il existe une grande famille pour celui qui n'a pas la sienne, et le nom de frère et de sœur est commun à tous les chrétiens.

A la place de cloches, des instruments à vent d'une très-belle harmonie invitent au service divin. En marchant pour aller à l'église au son de cette musique imposante, on se sentoit enlevé à la terre ; on croyoit entendre les trompettes du jugement dernier, non telles que le remords nous les fait craindre, mais telles qu'une pieuse confiance nous les fait espérer ; il sembloit que la miséricorde divine se manifestoit dans cet appel, et prononçoit d'avance un pardon régénérateur.

L'église étoit décorée de roses blanches et de fleurs d'aubépine ; les tableaux n'étoient point bannis du temple, et la musique y étoit

cultivée comme faisant partie du culte; on n'y chantoit que des psaumes; il n'y avoit ni sermon, ni messe, ni raisonnement, ni discussion théologique; c'étoit le culte de Dieu en esprit et en vérité. Les femmes, toutes en blanc, étoient rangées les unes à côté des autres sans aucune distinction quelconque; elles sembloient des ombres innocentes qui venoient comparoître devant le tribunal de la divinité.

Le cimetière des Moraves est un jardin dont les allées sont marquées par des pierres funéraires, à côté desquelles on a planté un arbuste à fleurs. Toutes ces pierres sont égales; aucun de ces arbustes ne s'élève au-dessus de l'autre, et la même épitaphe sert pour tous les morts: *il est né tel jour, et tel autre il est retourné dans sa patrie.* Admirable expression pour désigner le terme de notre vie! Les anciens disoient, *il a vécu,* et jetoient ainsi un voile sur la tombe pour en dérober l'idée. Les chrétiens placent au-dessus d'elle l'étoile de l'espérance.

Le jour de Pâques le service divin se célèbre dans le cimetière qui est placé à côté de l'église, et la résurrection est annoncée au milieu des tombeaux. Tous ceux qui sont présents à cet acte du culte, savent quelle est

la pierre qu'on doit placer sur leur cercueil, et respirent déjà le parfum du jeune arbre dont les feuilles et ses fleurs se penchèrent sur leurs tombes. C'est ainsi qu'on a vu, dans les temps modernes, une armée tout entière assistant à ses propres funérailles, dire pour elle-même le service des morts, décidée qu'elle étoit à conquérir l'immortalité.\*

La communion des Moraves ne peut point s'adapter à l'état social tel que les circonstances nous le commandent ; mais comme on a beaucoup dit depuis quelque temps que le catholicisme seul parloit à l'imagination, il importe d'observer que ce qui remue vraiment l'ame dans la religion est commun à toutes les églises chrétiennes. Un sépulcre et une prière épuisent toute la puissance de l'attendrissement ; et plus la croyance est simple, plus le culte cause d'émotion.

\* C'est à Sarragosse qu'a eu lieu l'admirable scène à laquelle je faisais allusion, sans oser la désigner plus clairement. Un aide-de-camp du Général françois vint proposer à la garnison de la ville de se rendre, et le chef des troupes espagnoles le conduisit sur la place publique, où il vit autour et dans l'église tendue de noir, les soldats et les officiers à genoux entendant le service des morts. En effet bien peu de ces guerriers vivent encore, et les habitants de la ville ont aussi partagé le sort de leurs défenseurs.

## CHAPITRE IV.

*Du Catholicisme.*

LA religion catholique est plus tolérante en Allemagne que dans tout autre pays. La paix de Westphalie ayant fixé les droits des différentes religions, elles ne craignent plus leurs envahissements mutuels, et d'ailleurs le mélange des cultes, dans un grand nombre de villes, a nécessairement amené l'occasion de se voir et de se juger. Dans les opinions religieuses comme dans les opinions politiques, on se fait de ses adversaires un fantôme qui se dissipe presque toujours par leur présence; la sympathie nous montre un semblable dans celui qu'on croyoit son ennemi.

Le protestantisme étant beaucoup plus favorable aux lumières que le catholicisme, les catholiques en Allemagne se sont mis sur

une espèce de défensive qui nuit beaucoup au progrès des idées. Dans les pays où la religion catholique régnoit seul tels que la France et l'Italie, on a su la réunir à la littérature et aux beaux arts; mais en Allemagne, où les protestants se sont emparés par les universités et par leur tendance naturelle de tout ce qui tient aux études littéraires et philosophiques, les catholiques se sont crus obligés de leur opposer un certain genre de réserve qui éteint presque tout moyen de se distinguer dans la carrière de l'imagination et de la pensée. La musique est le seul des beaux arts porté dans le midi de l'Allemagne à un plus haut degré de perfection que dans le nord, à moins que l'on ne compte comme l'un des beaux arts un certain genre de vie commode dont les jouissances s'accordent assez bien avec le repos de l'esprit.

Il y a parmi les catholiques, en Allemagne, une piété sincère, tranquille et charitable, mais il n'y a point de prédicateurs célèbres, ni d'écrivains religieux à citer; rien n'y excite le mouvement de l'ame; l'on y prend la religion comme une chose de fait où l'enthousiasme n'a point de part, et l'on diroit que dans un culte si bien consolidé l'autre vie elle-même

devient une vérité positive sur laquelle on n'exerce plus la pensée.

La révolution qui s'est faite dans les esprits philosophiques en Allemagne, depuis trente ans les a presque tous ramenés aux sentiments religieux. Ils s'en étoient un peu écartés, lorsque l'impulsion nécessaire pour propager la tolérance avoit dépassé son but ; mais en rappelant l'idéalisme dans la métaphysique, l'inspiration dans la poésie, la contemplation dans les sciences, on a renouvelé l'empire de la religion ; et la réforme de la réformation, ou plutôt la direction philosophique de la liberté qu'elle a donnée, a banni pour jamais, du moins en théorie, le matérialisme et toutes ses applications funestes. Au milieu de cette révolution intellectuelle, si féconde en nobles résultats, quelques hommes ont été trop loin, comme il arrive toujours dans les oscillations de la pensée.

On diroit, que l'esprit humain se précipite toujours d'un extrême à l'autre, comme si les opinions qu'il vient de quitter se changeoient en remords pour le poursuivre. La réformation, disent quelques écrivains de la nouvelle école, a été la cause de plusieurs guerres de religion ; elle a séparé le nord du

midi de l'Allemagne; elle a donné aux Allemands la funeste habitude de se combattre les uns les autres, et ces divisions leur ont ôté le droit de s'appeler une nation. Enfin la réformation, en introduisant l'esprit d'examen, a rendu l'imagination aride, et mis le doute à la place de la foi; il faut donc, répètent ces mêmes hommes, revenir à l'unité de l'église en retournant au catholicisme.—

D'abord, si Charles-quinç avoit adopté le luthéranisme, il y auroit eu de même unité dans l'Allemagne, et le pays entier seroit comme la partie du nord, l'asile des sciences et des lettres. Peut-être que cet accord auroit donné naissance à des institutions libres, combinées avec une force réelle; et peut-être auroit-on évité cette triste séparation du caractère et des lumières qui a livré le nord à la rêverie et maintenu le midi dans son ignorance. Mais sans se perdre en conjectures sur ce qui seroit arrivé, calcul toujours très incertain, on ne peut nier que l'époque de la réformation ne soit celle où les lettres et la philosophie se sont introduites en Allemagne. Ce pays ne peut-être mis au premier rang ni pour la guerre, ni pour les arts, ni pour la liberté politique: ce sont les lumières dont

L'Allemagne a droit de s'enorgueillir, et son influence sur l'Europe pensante date du protestantisme. De telles révolutions ne s'opèrent ni ne se détruisent par des raisonnements, elles appartiennent à la marche historique de l'esprit humain; et les hommes qui paroissent en être les auteurs, n'en sont jamais que les conséquences.

Le catholicisme, aujourd'hui désarmé, a la majesté d'un vieux lion qui jadis faisoit trembler l'univers; mais quand les abus de son pouvoir amenèrent la réformation, il mettoit des entraves à l'esprit humain; et loin que ce fut par sécheresse de cœur qu'on s'opposoit alors à son ascendant, c'étoit pour faire usage de toutes les facultés de l'esprit et de l'imagination qu'on réclamoit avec force la liberté de penser. Si des circonstances toutes divines, et où la main des hommes ne se feroit sentir en rien, amenoient un jour un rapprochement entre les deux églises, on prieroit Dieu, ce me semble, avec un émotion nouvelle, à côté des prêtres vénérables qui, dans les dernières années du siècle passé, ont tant souffert pour leur conscience. Mais ce n'est sûrement pas le changement de religion de quelques hommes, ni surtout l'injuste défaveur

que leurs écrits tendent à jeter sur la religion réformée, qui pourroit conduire à l'unité des opinions religieuses.

Il y a dans l'esprit humain deux forces très distinctes, l'une inspire le besoin de croire, l'autre celui d'examiner. L'une de ces facultés ne doit pas être satisfaite aux dépens de l'autre : le protestantisme et le catholicisme ne viennent point de ce qu'il y a eu des papes et un Luther ; c'est une pauvre manière de considérer l'histoire que de l'attribuer à des hasards. Le protestantisme et le catholicisme existent dans le cœur humain ; ce sont des puissances morales qui se développent dans les nations, parcequ'elles existent dans chaque homme. Si dans la religion, comme dans les autres affections humaines, on peut réunir ce que l'imagination et la raison souhaitent, il y a paix dans l'homme ; mais en lui, comme dans l'univers, la puissance de créer et celle de détruire, la foi et l'examen se succèdent et se combattent.

On a voulu, pour réunir ces deux penchans creuser plus avant dans l'ame ; et de là sont venues les opinions mystiques dont nous parlerons dans le chapitre suivant ; mais le petit nombre de personnes qui ont abjuré le pro-

testantisme n'ont fait que renouveler des haines. Les anciennes dénominations raniment les anciennes querelles ; la magie se sert de certaines paroles pour évoquer les fantômes ; on diroit que sur tous les sujets il y a des mots qui exercent ce pouvoir : ce sont ceux qui ont servi de ralliement à l'esprit de parti ; on ne peut les prononcer sans agiter de nouveau les flambeaux de la discorde. Les catholiques allemands se sont montrés jusqu'à présent très étrangers à ce qui se passoit à cet égard dans le nord. Les opinions littéraires semblent la cause du petit nombre de changements de religion qui ont eu lieu, et l'ancienne et vieille église ne s'en est guère occupée.

Le comte Frédéric Stolberg, homme très respectable par son caractère et par ses talents, célèbre, dès sa jeunesse, comme poète, comme admirateur passionné de l'antiquité, et comme traducteur d'Homère, a donné le premier, en Allemagne, le signal de ces conversions nouvelles, qui ont eu depuis des imitateurs. Les plus illustres amis du comte Stolberg, Klopstock, Voss et Jacobi, se sont éloignés de lui pour cette abjuration qui semble désavouer les malheurs et les combats que les

réformés ont soutenus pendant trois siècles ; cependant M. de Stolberg vient de publier une histoire de la religion de Jésus Christ faite pour mériter l'approbation de toutes les communions chrétiennes. C'est la première fois qu'on a vu les opinions catholiques défendues de cette manière ; et si le comte de Stolberg n'avoit pas été élevé dans le protestantisme, peut-être n'auroit-il pas eu l'indépendance d'esprit qui lui sert à faire impression sur les hommes éclairés.

On trouve dans ce livre une connoissance parfaite des saintes écritures, et des recherches très intéressantes sur les différentes religions de l'Asie, en rapport avec le christianisme. Les Allemands du nord, lors même qu'ils se soumettent aux dogmes les plus positifs, savent toujours leur donner l'empreinte de leur philosophie.

Le comte de Stolberg attribue à l'ancien testament, dans son ouvrage, une beaucoup plus grande part que les écrivains protestants ne lui en accordent d'ordinaire. Il considère le sacrifice comme la base de toute religion, et la mort d'Abel comme le premier type de ce sacrifice qui fonde le christianisme. De quelque manière qu'on juge cette opinion,

elle donne beaucoup à penser. La plupart des religions anciennes ont institué des sacrifices humains ; mais dans cette barbarie il y avoit quelque chose de remarquable : c'est le besoin d'une expiation solennelle. Rien ne peut effacer de l'ame en effet la conviction qu'il y a quelque chose de très mystérieux dans le sang de l'innocent, et que la terre et le ciel s'en émeuvent. Les hommes ont toujours cru que des justes pouvoient obtenir dans cette vie ou dans l'autre, le pardon des criminels. Il y a dans le genre humain des idées primitives qui reparoissent plus ou moins défigurées dans tous les temps et chez tous les peuples. Ce sont ces idées sur lesquelles on ne sauroit se lasser de méditer, car elles renferment sûrement quelques traces des titres perdus de la race humaine.

La persuasion que les prières et le dévouement du juste peuvent sauver les coupables, est sans doute tirée des sentiments que nous éprouvons dans les rapports de la vie, mais rien n'oblige, en fait de croyance religieuse, à rejeter ces inductions : que savons-nous de plus que nos sentiments, et pourquoi prétendrait-on qu'ils ne doivent point s'appliquer aux vérités de la foi ? Que peut-il y avoir

dans l'homme que lui-même, et pourquoi, sous prétexte d'anthropomorphisme, l'empêcher de se former, d'après son ame, une image de la Divinité? Nul autre messenger ne sauroit, je pense, lui en donner des nouvelles.

Le comte de Stolberg s'attache à démontrer que la tradition de la chute de l'homme a existé chez tous les peuples de la terre, et particulièrement en Orient, et que tous les hommes ont eu dans le cœur le souvenir d'un bonheur dont ils avoient été privés. En effet, il y a dans l'esprit humain deux tendances aussi distinctes que la gravitation et l'attraction dans le monde physique; c'est l'idée d'une décadence et celle d'un perfectionnement. On diroit que nous éprouvons tout à la fois le regret de quelques beaux dons qui nous étoient accordés gratuitement, et l'espérance de quelques biens que nous pouvons acquérir par nos efforts; de manière que la doctrine de la perfectibilité et celle de l'âge d'or réunies et confondues excitent tout à la fois dans l'homme le chagrin d'avoir perdu et l'émulation de recouvrer. Le sentiment est mélancolique, et l'esprit audacieux: l'un regarde en arrière, l'autre en avant; de cette rêverie et de cet élan nait la véritable supériorité de l'hom-

me; le mélange de contemplation et d'activité, de résignation et de volonté qui lui permet de rattacher au ciel sa vie dans ce monde.

Stolberg n'appelle chrétiens que ceux qui reçoivent avec la simplicité des enfants les paroles de l'écriture sainte; mais il porte dans l'interprétation de ces paroles un esprit de philosophie qui ôte aux opinions catholiques ce qu'elles ont de dogmatique et d'intolérant. En quoi diffèrent-ils donc entre eux, ces hommes religieux dont l'Allemagne s'honore, et pourquoi les noms de catholique ou de protestant les sépareroient-ils? Pourquoi seroient-ils infidèles aux tombeaux de leurs aïeux pour quitter ces noms ou pour les reprendre? Klopstock n'a-t-il pas consacré sa vie entière à faire d'un beau poëme le temple de l'évangile? Herder n'est-il pas, comme Stolberg, adorateur de la bible? ne pénètre-t-il pas dans toutes les beautés de la langue primitive, et des sentiments d'origine céleste qu'elle exprime? Jacobi ne reconnoit-il pas la Divinité dans toutes les grandes pensées de l'homme? Aucun de ces hommes recommanderoit-il la religion uniquement comme un frein pour le peuple, comme un moyen de sûreté publique, comme un garant de plus dans les

contrats de ce monde ? Ne savent-ils pas tous que les esprits supérieurs ont encore plus besoin de piété que les hommes du peuple ? car le travail maintenu par l'autorité sociale peut occuper et guider la classe laborieuse dans tous les instants de sa vie, tandis que les hommes oisifs sont sans cesse en proie aux passions et aux sophismes qui agitent l'existence et remettent tout en question.

On a prétendu que c'étoit une sorte de frivolité, dans les écrivains allemands, de présenter comme l'un des mérites de la religion chrétienne l'influence favorable qu'elle exerceoit sur les arts, l'imagination et la poésie ; et le même reproche a été fait à cet égard au bel ouvrage de M. de Châteaubriant, sur le *Génie du Christianisme*. Les esprits vraiment frivoles ce sont ceux qui prennent des vues courtes pour des vues profondes, et se persuadent qu'on peut procéder avec la nature humaine par voie d'exclusion, et supprimer la plupart des désirs et des besoins de l'ame. C'est une des grandes preuves de la divinité de la religion chrétienne que son analogie parfaite avec toutes nos facultés morales ; seulement il ne me paroît pas qu'on puisse

considérer la poésie du christianisme sous le même aspect que la poésie du paganisme.

Comme tout étoit extérieur dans le culte païen, la pompe des images y est prodiguée ; le sanctuaire du christianisme étant au fond du cœur, la poésie qu'il inspire doit toujours naître de l'attendrissement. Ce n'est pas la splendeur du ciel chrétien qu'on peut opposer à l'Olympe, mais la douleur et l'innocence, la vieillesse et la mort qui prennent un caractère d'élévation et de repos à l'abri de ces espérances religieuses dont les ailes s'étendent sur les misères de la vie. Il n'est donc pas vrai, ce me semble, que la religion protestante soit dépourvue de poésie, parceque les pratiques du culte y ont moins d'éclat que dans la religion catholique. Des cérémonies plus ou moins bien exécutées, selon la richesse des villes et la magnificence des édifices, ne sauroient être la cause principale de l'impression que produit le service divin ; ce sont ses rapports avec nos sentiments intérieurs qui nous émeuvent, rapports qui peuvent exister dans la simplicité comme dans la pompe.

J'étois il y a quelque temps dans une église de campagne, dépouillée de tout or-

nement, aucun tableau n'en décoroit les blanches murailles, elle étoit nouvellement bâtie, et nul souvenir d'un long passé ne la rendoit vénérable : la musique même, que les saints les plus austères ont placée dans le ciel comme la jouissance des bienheureux, se faisoit à peine entendre, et les psaumes étoient chantés par des voix sans harmonie, que les travaux de la terre et le poids des années rendoient rauques et confuses ; mais au milieu de cette réunion rustique, où manquoient toutes les splendeurs humaines, on voyoit un homme pieux dont le cœur étoit profondément ému par la mission qu'il remplissoit.\* Ses regards, sa physionomie pouvoient servir de modèle à quelques-uns des tableaux dont les autres temples sont parés ; ses accents répondoient au concert des anges. Il y avoit là devant nous une créature mortelle, convaincue de notre immortalité, de celle de nos amis que nous avons perdus, de celle de nos enfants qui nous survivront de si peu dans la carrière du temps ! et la persuasion intime d'une ame pure sembloit une révélation nouvelle.

Il descendit de sa chaire pour donner la

\* M. Célérier, pasteur de Satigny, près de Genève.

communion aux fidèles qui vivent à l'abri de son exemple. Son fils étoit comme lui, ministre de l'église, et sous des traits plus jeunes, il avoit, ainsi que son père, une expression pieuse et recueillie. Alors, selon l'usage, le père et le fils se donnèrent mutuellement le pain et la coupe qui servent chez les protestants de commémoration au plus touchant des mystères : le fils ne voyoit dans son père qu'un pasteur plus avancé que lui dans l'état religieux qu'il vouloit suivre ; le père respectoit dans son fils la sainte vocation qu'il avoit embrassée. Tous deux s'adressèrent en communiant ensemble les passages de l'Évangile, faits pour resserrer d'un même lien les étrangers comme les amis ; et, renfermant dans leur cœur tous les deux leurs sentiments les plus intimes, ils sembloient oublier leurs relations personnelles en présence de la Divinité, pour qui les pères et les fils sont tous également des serviteurs du tombeau et des enfants de l'espérance.

Quelle poésie, quelle émotion, source de toute poésie, pouvoit manquer au service divin dans un tel moment !

Les hommes dont les affections sont désintéressées et les pensées religieuses ; les

hommes qui vivent dans le sanctuaire de leur conscience, et savent y concentrer, comme dans un miroir ardent, tous les rayons de l'univers; ces hommes, dis-je, sont les prêtres du culte de l'ame, et rien ne doit jamais les désunir. Un abîme sépare ceux qui se conduisent par le calcul et ceux qui sont guidés par le sentiment; toutes les autres différences d'opinions ne sont rien, celle-là seule est radicale. Il se peut qu'un jour un cri d'union s'élève, et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale; mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent, doivent se respecter mutuellement.

## CHAPITRE V.

*De la disposition religieuse appelée mysticité.*

---

LA disposition religieuse appelée *mysticité*, n'est qu'une manière plus intime de sentir et de concevoir le christianisme. Comme dans le mot de mysticité est renfermé celui de mystère, on a cru que les mystiques professoient des dogmes extraordinaires et faisoient une secte à part. Il n'y a de mystères chez eux que ceux du sentiment appliqués à la religion, et le sentiment est à la fois ce qu'il y a de plus clair, de plus simple et de plus inexplicable : il faut distinguer cependant les *théosophes*, c'est à dire ceux qui s'occupent de la théologie philosophique, tels que Jacob Boehme, Saint Martin, etc., des simples mystiques ; les premiers veulent pénétrer le secret de la création, les seconds s'en tiennent à leur propre cœur. Plusieurs pères de l'église, Thomas Akempis,

Fénélon, Saint-François-de-Sales, etc. ; et chez les protestants un grand nombre d'écrivains anglois et allemands ont été des mystiques, c'est-à-dire des hommes qui faisoient de la religion un amour, et la mêloient à toutes leurs pensées comme à toutes leurs actions.

Le sentiment religieux, qui est la base de toute la doctrine des mystiques, consiste dans une paix intérieure pleine de vie. Les agitations des passions ne laissent point de calme : la tranquillité de la sécheresse et de la médiocrité d'esprit tue la vie de l'ame ; il n'y a que dans le sentiment religieux qu'on trouve une réunion parfaite du mouvement et du repos. Cette disposition n'est continuelle, je crois, dans aucun homme, quelque pieux qu'il puisse être ; mais le souvenir et l'espérance de ces saintes émotions décident de la conduite de ceux qui les ont éprouvées.

Si l'on considère les peines et les plaisirs de la vie comme l'effet du hasard ou du bien joué, alors le désespoir, et la joie doivent être, pour ainsi dire, des mouvements convulsifs. Car quel hasard que celui qui dispose de notre existence ! quel orgueil ou quel regret ne doit-on pas éprouver, quand il s'agit d'une

démarche qui a pu influer sur tout notre sort? A quels tourments d'incertitude ne devoit-on pas être livré, si notre raison dispoit seule de notre destinée dans ce monde? Mais si l'on croit, au contraire, qu'il n'y a que deux choses importantes pour le bonheur, la pureté de l'intention et la résignation à l'évènement, quel qu'il soit, lorsqu'il ne dépend plus de nous, sans doute beaucoup de circonstances nous feront encore cruellement souffrir, mais aucune ne rompra nos liens avec le ciel. Lutter contre l'impossible est ce qui engendre en nous les sentiments les plus amers; et la colère de Satan n'est autre chose que la liberté aux prises avec la nécessité, et ne pouvant ni la dompter, ni s'y soumettre.

L'opinion dominante parmi les chrétiens mystiques, c'est que le seul hommage qui puisse plaire à Dieu c'est celui de la volonté, dont il a fait don à l'homme: quelle offrande plus désintéressée pouvons-nous, en effet, présenter à la Divinité? Le culte, l'encens, les hymnes ont presque toujours pour but d'obtenir les prospérités de la terre, et c'est ainsi, que la flatterie de ce monde entoure les monarques: mais se résigner à la volonté de Dieu, ne vouloir rien que ce qu'il veut,

c'est l'acte religieux le plus pur dont l'ame humaine soit capable. Trois sommations sont faites à l'homme pour obtenir de lui cette résignation, la jeunesse, l'âge mur, et la vieillesse : heureux ceux qui se soumettent à la première !

C'est l'orgueil en toutes choses qui met le venin dans la blessure : l'ame révoltée accuse le ciel, l'homme religieux laisse la douleur agir sur lui selon l'intention de celui qui l'envoie ; il se sert de tous les moyens qui sont en sa puissance pour l'éviter ou pour la soulager : mais quand l'évènement est irrévocable, les caractères sacrés de la volonté suprême y sont empreints.

Quel malheur accidentel peut être comparé à la vieillesse et à la mort. Et cependant presque tous les hommes s'y résignent, parcequ'il n'y a point d'armes contre elles : d'où vient donc que chacun se révolte contre les malheurs particuliers, tandis que tous se plient sous le malheur universel ? C'est qu'on traite le sort comme un gouvernement à qui l'on permet de faire souffrir tout le monde, pourvu qu'il n'accorde de privilèges à personne. Les malheurs que nous avons en commun avec nos semblables, sont aussi durs et nous

causent autant de souffrance que nos malheurs particuliers ; et cependant ils n'excitent presque jamais en nous la même rébellion. Pourquoi les hommes ne se disent-ils pas qu'il faut supporter ce qui les concerne personnellement, comme ils supportent la condition de l'humanité en général ? C'est qu'on croit trouver de l'injustice dans son partage individuel. Singulier orgueil de l'homme de vouloir juger la Divinité avec l'instrument qu'il a reçu d'elle ! Que sait-il de ce qu'éprouve un autre ? Que sait-il de lui-même ? Que sait-il de rien, excepté de son sentiment intérieur ? Et ce sentiment, plus il est intime, plus il contient le secret de notre félicité, car, n'est-ce pas dans le fond de nous-mêmes que nous sentons le bonheur ou le malheur ? L'amour religieux ou l'amour-propre pénètrent seuls jusqu'à la source de nos pensées les plus cachées. Sous le nom d'amour religieux sont renfermées toutes les affections désintéressées, et sous celui d'amour-propre tous les penchants égoïstes : de quelque manière que le sort nous seconde ou nous contrarie, c'est toujours de l'ascendant de l'un de ces amours sur l'autre que dépend la jouissance calme ou le mal aise inquiet.

C'est manquer, ce me semble, tout-à-fait de respect à la Providence, que de nous supposer en proie à ces fantômes qu'on appelle les évènements : leur réalité consiste dans ce qu'ils produisent sur l'ame, et il y a une égalité parfaite entre toutes les situations et toutes les destinées, non pas vues extérieurement, mais jugées d'après leur influence sur le perfectionnement religieux. Si chacun de nous veut examiner attentivement la trame de sa propre vie, il y verra deux tissus parfaitement distincts, l'un qui semble en entier soumis aux causes et aux effets naturels, l'autre dont la tendance tout-à-fait mystérieuse ne se comprend qu'avec le temps. C'est comme les tapisseries de hautelisse, dont on travaille les peintures à l'envers, jusqu'à ce que, mises en place, on en puisse juger l'effet. On finit par apercevoir même dans cette vie pourquoi l'on a souffert, pourquoi l'on n'a pas obtenu ce qu'on désiroit. L'amélioration de notre propre cœur nous révèle l'intention bienfaisante qui nous a soumis à la peine ; car les prospérités de la terre auroient même quelque chose de redoutable si elles tomboient sur nous après que nous nous serions rendus coupables de grandes fautes : on se croiroit alors aban-

donné par la main de celui qui nous livreroit au bonheur ici-bas, comme à notre seul avenir.

Ou tout est hasard, ou il n'y en a pas un seul dans ce monde, et s'il n'y en a pas, le sentiment religieux consiste à se mettre en harmonie avec l'ordre universel, malgré l'esprit de rebellion ou d'envahissement que l'égoïsme inspire à chacun de nous en particulier. Tous les dogmes et tous les cultes sont les formes diverses que ce sentiment religieux a revêtues selon les temps et selon les pays; il peut se dépraver par la terreur, quoiqu'il soit fondé sur la confiance; mais il consiste toujours dans la conviction qu'il n'y a rien d'accidentel dans les évènements, et que notre seule manière d'influer sur le sort, c'est en agissant sur nous-mêmes. La raison n'en règne pas moins dans tout ce qui tient à la conduite de la vie; mais quand cette ménagère de l'existence l'a arrangée le mieux qu'elle a pu, le fond de notre cœur appartient toujours à l'amour, et, ce qu'on appelle la mysticité, c'est cet amour dans sa pureté la plus parfaite.

L'élévation de l'ame vers son Créateur est

le culte suprême des chrétiens mystiques ; mais ils ne s'adressent point à Dieu pour demander telle ou telle prospérité de cette vie. Un écrivain françois qui a des lueurs sublimes, M. de Saint-Martin, a dit *que la prière étoit la respiration de l'ame*. Les mystiques sont pour la plupart convaincus qu'il y a réponse à cette prière, et que la grande révélation du christianisme peut se renouveler en quelque sorte dans l'ame, chaque fois qu'elle s'élève avec ardeur vers le ciel. Quand on croit qu'il n'existe plus de communication immédiate entre l'Etre Suprême et l'homme, la prière n'est, pour ainsi dire, qu'un monologue ; mais elle devient un acte bien plus secourable, lorsqu'on est persuadé, que la Divinité se fait sentir au fond de notre cœur. En effet, on ne sauroit nier, ce me semble, qu'il ne se passe en nous des mouvements qui ne nous viennent en rien du dehors et qui nous calment ou nous soutiennent sans qu'on puisse les attribuer à la liaison ordinaire des évènemens de la vie.

Des hommes qui ont mis de l'amour-propre dans une doctrine en entier fondée sur l'abnégation de l'amour-propre, ont tiré parti de ces secours inattendus pour se faire

des illusions de tout genre : ils se sont crus des élus ou des prophètes : ils se sont imaginé qu'ils avoient des visions ; enfin ils sont entrés en superstition vis-à-vis d'eux-mêmes. Que ne peut l'orgueil humain, puisqu'il s'insinue dans le cœur sous la forme même de l'humilité ! Mais il n'en est pas moins vrai que rien n'est plus simple et plus pur que les rapports de l'ame avec Dieu, tels qu'ils sont conçus par ce qu'on a coutume d'appeler les mystiques, c'est-à-dire, les chrétiens qui mettent l'amour dans la religion.

En lisant les œuvres spirituelles de Fénelon, qui pourroit n'être pas attendri ! Où trouver tant de lumières, tant de consolations, tant d'indulgence ? Il n'y a là ni fanatisme, ni austérités autres que celles de la vertu, ni intolérance, ni exclusion. Les diversités des communions chrétiennes ne peuvent être senties à cette hauteur qui est au-dessus de toutes les formes accidentelles que le temps crée et détruit.

Il seroit bien téméraire, assurément, celui qui se hasarderait à prévoir ce qui tient à de si grandes choses : néanmoins j'oserai dire que tout tend à faire triompher les sentiments religieux dans les ames. Le calcul a pris un

tel empire sur les affaires de ce monde, que les caractères qui ne s'y prêtent pas sont naturellement rejetés dans l'extrême opposé. C'est pourquoi tous les penseurs solitaires, d'un bout du monde à l'autre, cherchent à rassembler, dans un même foyer, les rayons épars de la littérature, de la philosophie et de la religion.

On craint en général que la doctrine de la résignation religieuse, appelée dans le siècle dernier le quiétisme, ne dégoûte de l'activité nécessaire dans cette vie. Mais la nature se charge assez de soulever en nous les passions individuelles pour qu'on n'ait pas beaucoup à craindre d'un sentiment qui les calme.

Nous ne disposons ni de notre naissance, ni de notre mort, et plus des trois quarts de notre destinée sont décidés par ces deux événements. Nul ne peut changer les données primitives de sa naissance, de son pays, de son siècle, etc. Nul ne peut acquérir la figure ou le génie qu'il n'a pas reçus de la nature ; et de combien d'autres circonstances impérieuses encore la vie n'est-elle pas composée ? Si notre sort consiste en cent lots divers, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne dépendent pas de nous ; et toute la fureur de notre

volonté se porte sur la foible portion qui semble encore en notre puissance. Or l'action de la volonté même sur cette foible portion est singulièrement incomplète. Le seul acte de la liberté de l'homme qui atteigne toujours son but, c'est l'accomplissement du devoir : l'issue de toutes les autres résolutions dépend en entier des accidents auxquels la prudence même ne peut rien. La plupart des hommes n'obtiennent pas ce qu'ils veulent fortement : et la prospérité même, lorsqu'ils en ont, leur vient souvent par une voie inattendue.

La doctrine de la mysticité passe pour sévère, parcequ'elle commande le détachement de soi, et que cela semble avec raison fort difficile : mais elle est dans le fait la plus douce de toutes ; elle consiste dans ce proverbe, *faire de nécessité vertu* : faire de nécessité vertu, dans le sens religieux, c'est attribuer à la Providence le gouvernement de ce monde, et trouver dans cette pensée une consolation intime. Les écrivains mystiques, n'exigent rien au-delà de la ligne du devoir, telle que tous les hommes honnêtes l'ont tracée ; ils ne commandent point de se faire des peines à soi-même ; ils pensent que l'homme

ne doit, ni appeler sur lui la souffrance, ni s'irriter contre elle quand elle arrive.

Quel mal pourroit-il donc résulter de cette croyance qui réunit le calme du stoïcisme avec la sensibilité des chrétiens?—Elle empêche d'aimer, dira-t-on.—Ah! ce n'est pas l'exaltation religieuse qui refroidit l'ame: un seul intérêt de vanité a plus anéanti d'affections qu'aucun genre d'opinions austères: les déserts même de la Thébaïde n'affoiblissent pas la puissance du sentiment, et rien n'empêche d'aimer que la misère du cœur.

L'on attribue faussement un inconvénient très grave à la mysticité. Malgré la sévérité de ses principes, on prétend qu'elle rend trop indulgent sur les œuvres, à force de ramener la religion aux impressions intérieures de l'ame, et qu'elle porte les hommes à se résigner à leurs propres défauts, comme aux évènements inévitables. Rien ne seroit assurément plus contraire à l'esprit de l'évangile que cette manière d'interpréter la soumission à la volonté de Dieu. Si l'on admettoit que le sentiment religieux dispense en rien des actions, il en résulteroit, non-seulement une foule d'hypocrites qui prétendroient qu'il ne faut pas les juger par ces vulgaires preuves de religion, qu'on appelle

les œuvres, et que leurs communications secrètes avec la Divinité sont d'un ordre bien supérieur à l'accomplissement des devoirs ; mais il y auroit aussi des hypocrites avec eux-mêmes, et l'on tueroit de cette manière la puissance des remords. En effet, qui n'a pas avec un peu d'imagination des moments d'attendrisement religieux ? Qui n'a pas quelquefois prié avec ardeur ? Et si cela suffisoit pour être dispensé de la stricte observance des devoirs, la plupart des poètes pourroient se croire plus religieux que saint Vincent de Paul.

Mais c'est à tort que les mystiques ont été accusés de cette manière de voir ; leurs ouvrages et leur vie attestent qu'ils sont aussi réguliers dans leur conduite morale que les hommes soumis aux pratiques du culte le plus sévère : ce qu'on appelle de l'indulgence en eux, c'est la pénétration qui fait analyser la nature de l'homme, au lieu de s'en tenir à lui commander l'obéissance. Les mystiques s'occupant toujours du fond du cœur, ont l'air de pardonner ses égarements parcequ'ils en étudient les causes.

On a souvent accusé les mystiques, et même presque tous les chrétiens, d'être portés à

l'obéissance passive envers l'autorité quelle qu'elle soit, et l'on a prétendu que la soumission à la volonté de Dieu, mal comprise, conduisoit un peu trop souvent à la soumission aux volontés des hommes. Rien ne ressemble moins toutefois à la condescendance pour le pouvoir que la résignation religieuse. Sans doute elle peut consoler dans l'esclavage, mais c'est parcequ'elle donne alors à l'ame toutes les vertus de l'indépendance. Etre indifférent par religion à la liberté ou à l'oppression du genre humain, ce seroit prendre la foiblesse de caractère pour l'humilité chrétienne, et rien n'en diffère davantage. L'humilité chrétienne se prosterne devant les pauvres et les malheureux, et la foiblesse de caractère ménage toujours le crime parcequ'il est fort dans ce monde.

Dans les temps de la chevalerie, lorsque le christianisme avoit le plus d'ascendant, il n'a jamais demandé le sacrifice de l'honneur : or, pour les citoyens, la justice et la liberté sont aussi l'honneur. Dieu confond l'orgueil humain, mais non la dignité de l'espèce humaine, car cet orgueil consiste dans l'opinion qu'on a de soi, et cette dignité dans le respect pour les droits des autres. Les hommes

religieux ont du penchant à ne point se mêler des choses de ce monde sans y être appelés par une devoir manifeste, et il faut convenir que tant de passions sont agitées par les intérêts politiques, qu'il est rare de s'en être mêlé sans avoir des reproches à se faire : mais quand le courage de la conscience est évoqué, il n'en est point qui puisse rivaliser avec celui-là.

De toutes les nations, celle qui a le plus de penchant au mysticisme, c'est la nation allemande. Avant Luther, plusieurs auteurs, parmi lesquels on doit citer Tauler, avoient écrit sur la religion dans ce sens. Depuis Luther, les Moraves ont manifesté cette disposition plus qu'aucune autre secte. Vers la fin du dix-huitième siècle, Lavater a combattu avec une grande force, le christianisme raisonné, que les théologiens berlinois avoient soutenus, et sa manière de sentir la religion est à beaucoup d'égards semblable à celle de Fénélon. Plusieurs poètes lyriques, depuis Klopstock jusqu'à nos jours, ont dans leurs écrits une teinte de mysticisme. La religion protestante, qui règne dans le nord, ne suffit pas à l'imagination des Allemands, et le catholicisme étant opposé, par sa nature,

aux recherches philosophiques, les Allemands religieux et penseurs doivent nécessairement se tourner vers une manière de sentir la religion, qui puisse s'appliquer à tous les cultes. D'ailleurs, l'idéalisme en philosophie a beaucoup d'analogie avec le mysticisme en religion; l'un place toute la réalité des choses de ce monde dans la pensée, et l'autre toute la réalité des choses du ciel dans le sentiment.

Les mystiques pénètrent avec une sagacité inconcevable dans tout ce qui fait naître en nous la crainte ou l'espoir, la souffrance ou le bonheur: et nul ne remonte comme eux à l'origine des mouvements de l'âme. Il y a tant d'intérêt à cet examen, que des hommes même assez médiocres d'ailleurs, lorsqu'ils ont dans le cœur la moindre disposition mystique, intéressent et captivent par leur entretien, comme s'ils étoient doués d'un génie transcendant. Ce qui rend la société si sujette à l'ennui, c'est que la plupart de ceux avec qui l'on vit ne parlent que des objets extérieurs; et dans ce genre le besoin de l'esprit de conversation se fait beaucoup sentir. Mais la mysticité religieuse porte avec elle une lumière si étendue, qu'elle donne une supériorité morale très décidée à ceux même qui ne l'avoient pas reçue de la

nature : ils s'appliquent à l'étude du cœur humain, qui est la première des sciences, et se donnent autant de peine pour connoître les passions afin de les apaiser, que les hommes du monde pour s'en servir.

Sans doute il peut se remontrer encore de grands défauts dans le caractère de ceux dont la doctrine est la plus pure : mais est-ce à leur doctrine qu'il faut s'en prendre ? On rend à la religion un singulier hommage par l'exigeance qu'on manifeste envers tous les hommes religieux, du moment qu'on les sait tels. On les trouve inconséquents s'ils ont des torts et des foiblesses ; et cependant rien ne peut changer en entier la condition humaine : si la religion donnoit toujours la perfection morale, et si la vertu conduisoit toujours au bonheur, le choix de la volonté ne seroit plus libre, car les motifs qui agiroient sur elle seroient trop puissants.

La religion dogmatique est un commandement ; la religion mystique se fonde sur l'expérience intime de notre cœur ; la prédication doit nécessairement se ressentir de la direction que suivent à cet égard les ministres de l'évangile, et peut-être seroit-il à désirer qu'on aperçût davantage dans leur manière de

prêcher l'influence des sentiments qui commencent à pénétrer tous les cœurs. En Allemagne, où chaque genre est abondant, Zollikofer, Jérusalem et plusieurs autres se sont acquis une juste réputation par l'éloquence de la chaire, et l'on peut lire sur tous les sujets une foule de sermons qui renferment d'excellentes choses ; néanmoins quoiqu'il soit très sage d'enseigner la morale, il importe encore plus de donner les moyens de la suivre, et ces moyens consistent, avant tout, dans l'émotion religieuse. Presque tous les hommes en savent à peu près autant les uns que les autres sur les inconvénients et les avantages du vice et de la vertu ; mais ce dont tout le monde a besoin, c'est de ce qui fortifie la disposition intérieure avec laquelle on peut lutter contre les penchans orageux de notre nature.

S'il n'étoit question que de bien raisonner avec les hommes, pourquoi les parties du culte, qui ne sont que des chants et des cérémonies, porteroient-elles autant et plus que les sermons au recueillement de la piété ? La plupart des prédicateurs s'en tiennent à déclamer contre les mauvais penchans, au lieu de montrer comment on y succombe et comment on y résiste ; la plupart des prédi-

cateurs sont des juges qui instruisent le procès de l'homme : mais les prêtres de Dieu doivent nous dire ce qu'ils souffrent et ce qu'ils espèrent, comment ils ont modifié leur caractère par de certaines pensées ; enfin nous attendons d'eux les mémoires secrets de l'ame dans ses relations avec la Divinité.

Les lois prohibitives ne suffisent pas plus dans le gouvernement de chaque individu que dans celui des états. L'art social a besoin de mettre en mouvement des intérêts animés pour alimenter la vie humaine ; il en est de même des instituteurs religieux de l'homme ; ils ne peuvent le préserver des passions qu'en excitant dans son cœur une extase vive et pure : les passions valent encore mieux, sous beaucoup de rapports, qu'une apathie servile, et rien ne peut les dompter qu'un sentiment profond, dont on doit peindre, si l'on le peut, les jouissances avec autant de force et de vérité qu'on en a mis à décrire le charme des affections terrestres.

Quoique des gens d'esprit en aient dit, il existe une alliance naturelle entre la religion et le génie. Les mystiques ont presque tous de l'attrait pour la poésie et pour les beaux-arts ; leurs idées sont en accord avec la vraie

supériorité dans tous les genres, tandis que l'incrédule médiocrité mondaine en est l'ennemie ; elle ne peut souffrir ceux qui veulent pénétrer dans l'ame : comme elle a mis ce qu'elle avoit de mieux au dehors, toucher au fond, c'est découvrir sa misère.

La philosophie idéaliste, le christianisme mystique, et la vraie poésie ont, à beaucoup d'égards, le même but, et la même source ; ces philosophes, ces chrétiens, et ces poètes se réunissent tous dans un commun désir. Ils voudroient substituer au factice de la société, non l'ignorance des temps barbares, mais une culture intellectuelle qui ramène à la simplicité par la perfection même des lumières ; ils voudroient enfin faire des hommes énergiques et réfléchis, sincères et généreux, de tous ces caractères sans élévation, de tous ces esprits sans idées, de tous ces moqueurs sans gaieté, de tous ces épicuriens sans imagination, qu'on appelle l'espèce humaine faute de mieux.

## CHAPITRE VI.

*De la douleur.*

ON a beaucoup blâmé cet axiome des mystiques *que la douleur est un bien* ; quelques philosophes de l'antiquité ont affirmé qu'elle n'étoit pas un mal ; il est pourtant bien plus difficile de la considérer avec indifférence qu'avec espoir.\* En effet, si l'on n'étoit pas persuadé que le malheur est un moyen de perfectionnement, à quel excès d'irritation ne nous porteroit-il pas ? Pourquoi donc nous appeler à la vie pour nous faire dévorer par elle ? Pourquoi concentrer tous les tourments et toutes les merveilles de l'univers dans un foible cœur qui redoute et qui désire ? Pourquoi nous donner la puissance d'aimer, et nous arracher ensuite tout ce que nous avons

\* Le Chancelier Bacon dit que les prospérités sont les bénédictions de l'ancien testament, et les adversités celles du nouveau.

chéri? Enfin, pourquoi la mort, la terrible mort? lorsque l'illusion de la terre nous la fait oublier, comme elle se rappelle à nous! C'est au milieu de toutes les splendeurs de ce monde qu'elle déploie son drapeau funeste.

Così trapassa al trapassar d'un giorno  
Della vita mortal il fiore e 'l verde;  
Ne perchè faccia indietro April ritorno,  
Si rinfiora ella mai ne si rinverde. \*

On a vu dans une fête cette princesse † qui, mère de huit enfants, réunissoit encore le charme d'une beauté parfaite à toute la dignité des vertus maternelles. Elle ouvrit le bal, et les sons mélodieux de la musique signalèrent ces moments consacrés à la joie. Des fleurs ornoient sa tête charmante, et la parure et la danse devoient lui rappeler les premiers jours de sa jeunesse; cependant elle sembloit déjà craindre les plaisirs mêmes auxquels tant de succès auroient pu l'attacher. Hélas! de quelle manière ce vague pressentiment s'est réalisé! Tout à coup les flam-

\* Ainsi passe en un jour la verdure et la fleur de la vie mortelle; c'est en vain que le mois du printemps revient à son tour, elle ne reprend jamais ni sa verdure ni ses fleurs.—*Vers du Tasse, chantés dans les jardins d'Armide.*

† La princesse Pauline de Schwarzenberg.

beaux sans nombre qui remplaçoient l'éclat du jour vont devenir des flammes dévorantes, et les plus affreuses souffrances prendront la place du luxe éclatant d'une fête. Quel contraste! et qui pourroit se lasser d'y réfléchir? Non, jamais les grandeurs et les misères humaines n'ont été rapprochées de si près; et notre mobile pensée, si facilement distraite des sombres menaces de l'avenir, a été frappée dans la même heure par toutes les images brillantes et terribles que la destinée sème d'ordinaire à distance sur la route du temps.

Aucun accident néanmoins n'avoit atteint celle qui ne devoit mourir que de son choix: elle étoit en sûreté, elle pouvoit renouer le fil de la vie si vertueuse qu'elle menoit depuis quinze années; mais une de ses filles étoit encore en danger, et l'être le plus délicat et le plus timide se précipite au milieu des flammes qui feroient reculer les guerriers. Toutes les mères auroient éprouvé ce qu'elle a dû sentir! Mais qui pourroit se croire assez de force pour l'imiter? Qui pourroit compter assez sur son ame pour ne pas craindre les frissonnements que la nature fait naître à l'aspect d'une mort atroce? Une femme les a

bravés, et bien qu'alors un coup funeste l'ait frappée, son dernier acte fut maternel ; c'est dans cet instant sublime qu'elle a paru devant Dieu, et l'on n'a pu reconnoître ce qui restoit d'elle sur la terre qu'au chiffre de ses enfants, qui marquoit encore la place où cet ange avoit péri. Ah ! tout ce qu'il y a d'horrible dans ce tableau est adouci par les rayons de la gloire céleste. Cette généreuse Pauline sera désormais la sainte des mères, et si leurs regards n'osoient encore s'élever jusqu'au ciel, elles les reposeront sur sa douce figure, et lui demanderont d'implorer la bénédiction de Dieu pour leurs enfants.

Si l'on étoit parvenu à tarir la source de la religion sur la terre, que diroit-on à ceux qui voient tomber la plus pure des victimes ? que diroit-on à ceux qui l'ont aimée ? et de quel désespoir, de quel effroi du sort et de ses perfides secrets l'ame ne seroit-elle pas remplie ?

Non-seulement ce qu'on voit, mais ce qu'on se figure foudroieroit la pensée s'il n'y avoit rien en nous qui nous affranchit du hazard. N'a-t-on pas vécu dans un cachot obscur où

chaque minute étoit une douleur, où l'on n'avoit d'air que ce qu'il en falloit pour recommencer à souffrir ? La mort, selon les incrédules, doit délivrer de tout, mais savent-ils ce qu'elle est ? savent-ils si cette mort est le néant, et dans quel labyrinthe de terreurs la réflexion sans guide ne peut-elle pas nous entraîner ?

Si un homme honnête (et les circonstances d'une vie passionnée peuvent amener ce malheur) si un homme honnête, dis-je, avoit fait un mal irréparable à un être innocent, comment, sans le secours de l'expiation religieuse, s'en consoleroit-il jamais ? Quand la victime est là dans le cercueil, à qui s'adresser s'il n'y a pas de communication avec elle, si Dieu lui-même ne fait pas entendre aux morts les pleurs des vivants, si le souverain médiateur des hommes ne dit pas à la douleur :—C'en est assez ;—au repentir : —Vous êtes pardonné ? —On croit que le principal avantage de la religion est de réveiller les remords ; mais c'est aussi bien souvent à les apaiser qu'elle sert. Il est des âmes dans lesquelles règne le passé ; il en est que les regrets déchirent comme une active mort, et sur lesquelles le souvenir s'acharne comme un vautour ; c'est

pour elles que la religion est un soulagement du remords.

Une idée toujours la même et revêtant cependant mille formes diverses, fatigue tout à la fois par son agitation et par sa monotonie. Les beaux arts, qui redoublent la puissance de l'imagination, accroissent avec elle la vivacité de la douleur. La nature elle-même importune quand l'âme n'est plus en harmonie avec elle; son calme, qu'on trouvoit doux, irrite comme l'indifférence; les merveilles de l'univers s'obscurcissent à nos regards tout semble apparition même au milieu de l'éclat du jour. La nuit inquiète comme si l'obscurité recéloit quelque secret de nos maux, et le soleil resplendissant semble insulter au deuil du cœur. Où fuir tant de souffrances? Est-ce dans la mort? Mais l'anxiété du malheur fait douter que le repos soit dans la tombe, et le désespoir est pour les athées même comme une révélation ténébreuse de l'éternité des peines. Que ferions-nous alors, que ferions-nous, ô mon Dieu! si nous ne pouvions-nous jeter dans votre sein paternel? Celui qui le premier appela Dieu notre père, en savoit plus sur le cœur humain que les plus profonds penseurs du siècle.

Il n'est pas vrai que la religion rétrécisse l'esprit ; il l'est encore moins que la sévérité des principes religieux soit à craindre. Je ne connois qu'une sévérité redoutable pour les ames sensibles, c'est celle des gens du monde ; ce sont eux qui ne conçoivent rien, qui n'excusent rien de ce qui est involontaire ; ils se sont faits un cœur humain à leur gré pour le juger à leur aise. On pourroit leur adresser ce qu'on disoit à messieurs de Port-Royal, qui, d'ailleurs, méritoient beaucoup d'admiration :—“ il vous est facile de comprendre  
 “ l'homme que vous avez créé ; mais celui qui  
 “ est, vous ne le connoissez pas.”

La plupart des gens du monde sont accoutumés à faire de certains dilemmes sur toutes les situations malheureuses de la vie, afin de se débarrasser le plutôt qu'il est possible de la pitié qu'elles exigent d'eux. *Il n'y a que deux partis à prendre, disent-ils, il faut qu'on soit tout un ou tout autre, il faut supporter ce qu'on ne peut empêcher, il faut se consoler de ce qui est irrévocable. Ou bien, qui veut le but, veut les moyens ; il faut tout faire pour conserver ce dont on ne peut se passer, etc. etc.,* et mille autres axiomes de ce genre qui ont tous la forme de proverbes, et qui sont

en effet le code de la sagesse vulgaire. Mais quel rapport y a-t-il entre ces axiomes et les angoisses du cœur ? Tout cela sert très bien dans les affaires communes de la vie ; mais comment appliquer de tels conseils aux peines morales ? Elles varient toutes selon les individus, et se composent de mille circonstances diverses, inconnues à tout autre qu'à notre ami le plus intime, s'il en est un qui sache s'identifier avec nous. Chaque caractère est presque un monde nouveau pour qui sait observer avec finesse, et je ne connois dans la science du cœur humain aucune idée générale qui s'applique complètement aux exemples particuliers.

Le langage de la religion peut seul convenir à toutes les situations et à toutes les manières de sentir ! En lisant les rêveries de J. J. Rousseau, cet éloquent tableau d'un être en proie à une imagination plus forte que lui, je me suis demandée comment un homme d'esprit formé par le monde, et un solitaire religieux auroient essayé de consoler Rousseau ? Il se seroit plaint d'être haï et persécuté, il se seroit dit l'objet de l'envie universelle et la victime d'une conjuration qui s'étendoit depuis le peuple jusqu'aux rois ; il auroit pré-

tendu que tous ses amis l'avoient trahi et que les services mêmes qu'on lui rendoit étoient des pièges : qu'auroit alors répondu à toutes ces plaintes l'homme d'esprit formé par la société ?

“ Vous vous exagérez singulièrement,” auroit-il dit, “ l'effet que vous croyez produire ; “ vous êtes sans doute un homme fort distingué, mais comme chacun de nous a “ pourtant des affaires et même des idées à “ soi, un livre ne remplit pas toutes les têtes ; “ l'évènement de la guerre ou de la paix, et “ même de moindres intérêts, mais qui nous “ concernent personnellement, nous occupent beaucoup plus qu'un écrivain, quelque “ célèbre qu'il puisse être. On vous a exilé, “ il est vrai, mais tous les pays doivent être “ égaux à un philosophe comme vous ; et à “ quoi serviroient donc la morale et la religion que vous développez si bien dans vos “ écrits, si vous ne saviez pas supporter les “ revers qui vous ont atteint ? Sans doute “ quelques personnes vous envient, parmi vos “ confrères les hommes de lettres ; mais cela “ ne peut s'étendre aux classes de la société, “ qui s'embarrassent fort peu de la littérature ; d'ailleurs, si la célébrité vous impor-

“tune réellement, rien de si facile que d’y  
 “échapper. N’écrivez plus, au bout de peu  
 “d’années on vous oubliera, et vous serez  
 “aussi tranquille que si vous n’aviez jamais  
 “rien publié. Vous dites que vos amis vous  
 “tendent des pièges en faisant semblant de  
 “vous rendre service. D’abord n’est-il pas  
 “possible qu’il y ait une légère nuance d’ex-  
 “altation romanesque dans votre manière de  
 “juger vos relations personnelles ? il faut  
 “votre belle imagination pour composer la  
 “nouvelle Héloïse ; mais un peu de raison  
 “est nécessaire dans les affaires d’ici-bas, et,  
 “quand on le veut bien, on voit les choses  
 “telles qu’elles sont. Si pourtant vos amis  
 “vous trompent, il faut rompre avec eux ;  
 “mais vous seriez bien insensé de vous en  
 “affliger ; car, de deux choses l’une, ou ils  
 “sont dignes de votre estime, et dans ce cas  
 “vous auriez tort de les soupçonner ; ou si  
 “vos soupçons sont bien fondés, vous ne  
 “devez pas alors regretter de tels amis.”

Après avoir écouté ce dilemme, J. J. Rous-  
 seau auroit bien pu prendre un troisième parti,  
 celui de se jeter dans la rivière ; mais que lui  
 auroit dit le solitaire religieux ?

“ Mon fils, je ne connois pas le monde et

“ j’ignore s’il est vrai qu’on vous y veuille du  
“ mal ; mais s’il en étoit ainsi, vous auriez  
“ cela de commun avec tous les bons qui ce-  
“ pendant ont pardonné à leurs ennemis, car  
“ Jésus-Christ et Socrate, le Dieu et l’homme  
“ en ont donné l’exemple. Il faut que les  
“ passions haineuses existent ici-bas pour que  
“ l’épreuve des justes soit accomplie. Sainte  
“ Thérèse a dit des méchants :—*Les mal-*  
“ *heureux, ils n’aiment pas,* et ceux-là ce-  
“ pendant vivent aussi pour qu’ils aient le  
“ temps de se repentir.

“ Vous avez reçu du ciel des dons admi-  
“ rables ; s’ils vous ont servi à faire aimer  
“ ce qui est bon, n’avez-vous pas déjà joui  
“ d’avoir été un soldat de la vérité sur la  
“ terre ? Si vous avez attendri les cœurs par  
“ une éloquence entraînante, vous obtiendrez  
“ pour vous quelques-unes des larmes que  
“ vous avez fait couler. Vous avez des enne-  
“ mis près de vous, mais des amis au loin  
“ parmi les solitaires qui vous lisent, et vous  
“ avez consolé des infortunés mieux que nous  
“ ne pouvons vous consoler vous-même. Que  
“ n’ai-je votre talent pour me faire entendre  
“ de vous ! C’est une belle chose que le  
“ talent, mon fils ; les hommes cherchent

“ souvent à le dénigrer, ils vous disent à tort  
 “ que nous le condamnons au nom de Dieu,  
 “ cela n'est pas vrai. C'est une émotion  
 “ divine que celle qui inspire l'éloquence ; et  
 “ si vous n'en avez point abusé, sachez sup-  
 “ porter l'envie, car une telle supériorité vaut  
 “ bien les peines qu'elle peut faire éprouver.

“ Néanmoins, mon fils, je le crains, l'or-  
 “ gueil se mêle à vos peines, et voilà ce qui  
 “ leur donne de l'amertume ; car toutes les  
 “ douleurs qui sont restées humbles font cou-  
 “ ler doucement nos pleurs ; mais il y a du  
 “ poison dans l'orgueil, et l'homme devient  
 “ insensé quand il s'y livre : c'est un ennemi  
 “ qui se fait son chevalier pour mieux le  
 “ perdre.

“ Le génie ne doit servir qu'à manifester  
 “ la bonté suprême de l'ame. Il y a beau-  
 “ coup de gens qui ont cette bonté sans le  
 “ talent de l'exprimer ; remerciez Dieu de  
 “ qui vous tenez le charme de ces paroles  
 “ faites pour enchanter l'imagination des  
 “ hommes. Mais ne soyez fier que du senti-  
 “ ment qui vous les dicte. Tout s'apaisera  
 “ pour vous dans la vie, si vous restez tou-  
 “ jours religieusement bon, les méchants  
 “ mêmes se lassent de faire du mal, leur

“ propre venin les épuise ; et puis Dieu n’est-  
“ il pas-là pour avoir soin du passereau qui  
“ tombe et du cœur de l’homme qui souffre ?

“ Vous dites que vos amis veulent vous  
“ trahir ; prenez garde de les accuser injuste-  
“ ment : malheur à celui qui auroit repoussé  
“ une affection véritable, car ce sont les anges  
“ du ciel qui nous l’envoient, ils se sont réser-  
“ vés cette part dans le destin de l’homme !  
“ Ne permettez pas à votre imagination de  
“ vous égarer. Il faut la laisser planer dans  
“ les régions des nuages ; mais il n’y a que  
“ le cœur pour juger un autre cœur ; et vous  
“ seriez bien coupable si vous méconnoissiez  
“ une amitié sincère : car la beauté de l’ame  
“ consiste dans sa généreuse confiance, et la  
“ prudence humaine est figurée par un ser-  
“ pent.

“ Il se peut toutefois qu’en expiation de  
“ quelques égarements dont vos grandes fa-  
“ cultés ont été la cause, vous soyez condam-  
“ né sur cette terre à boire la coupe empoi-  
“ sonné de la trahison d’un ami. S’il en est  
“ ainsi, je vous plains, la Divinité même vous  
“ a plaint en vous punissant : mais ne vous  
“ révoltez pas contre ses coups ; aimez en-  
“ core, bien qu’aimer ait déchiré votre cœur.

“ Dans la solitude la plus profonde, dans  
 “ l’isolement le plus cruel, il ne faut pas laiss-  
 “ ser tarir en soi la source des affections  
 “ dévouées. Pendant long-temps, on ne croit  
 “ pas que Dieu puisse être aimé comme on  
 “ aime ses semblables. Une voix qui nous  
 “ répond, des regards qui se confondent avec  
 “ les nôtres, paroissent pleins de vie, tandis  
 “ que le ciel immense se tait : mais par degrés  
 “ l’ame s’élève jusqu’à sentir son Dieu près  
 “ d’elle comme un ami.

“ Mon fils, il faut prier comme on aime,  
 “ en mêlant la prière à toutes nos pensées : il  
 “ faut prier, car alors on n’est plus seul ; et  
 “ quand la résignation descendra doucement  
 “ en vous, tournez vos regards vers la nature :  
 “ on diroit que chacun y retrouve le passé  
 “ de sa vie, quand il n’en existe plus de traces  
 “ parmi les hommes. Rêvez à vos chagrins  
 “ comme à vos plaisirs en contemplant ces  
 “ nuages tantôt sombres et tantôt brillants,  
 “ que le vent fait disparoître ; et soit que la  
 “ mort vous ait ravi vos amis, soit que la vie  
 “ plus cruelle encore ait déchiré vos liens  
 “ avec eux, vous apercevrez dans les étoiles  
 “ leur image divinisée ; ils vous apparôîtront  
 “ tels que vous les reverrez un jour.”

## CHAPITRE VII.

*Des philosophes religieux appelés Théosophes.*

---

LORSQUE j'ai rendu compte de la philosophie moderne des Allemands, j'ai essayé de tracer une ligne de démarcation entre celle qui s'attache à pénétrer les secrets de l'univers, et celle qui se borne à l'examen de la nature de notre ame. La même distinction se fait remarquer parmi les écrivains religieux : les uns dont j'ai déjà parlé dans les chapitres précédents s'en sont tenus à l'influence de la religion sur notre cœur : les autres, tels que Jacob Bœhme en Allemagne, Saint Martin en France, et bien d'autres encore, ont cru trouver dans la révélation du christianisme, des paroles mystérieuses qui pouvoient servir à dévoiler les lois de la création. Il faut en convenir, quand on commence à penser il est

difficile de s'arrêter ; et soit que la réflexion conduise au scepticisme, soit qu'elle mène à la foi la plus universelle, on est souvent tenté de passer des heures entières, comme les faquirs, à se demander ce que c'est que la vie. Loin de dédaigner ceux qui sont ainsi dévorés par la contemplation, on ne peut s'empêcher de les considérer comme les véritables seigneurs de l'espèce humaine, auprès desquels ceux qui existent sans réfléchir ne sont que des serfs attachés à la glèbe. Mais, comment peut-on se flatter de donner quelque consistance à ces pensées, qui, semblables aux éclairs, replongent dans les ténèbres après avoir un moment jeté sur les objets d'incertaines lueurs.

Il peut être intéressant, toutefois, d'indiquer la direction principale des systèmes théosophes, c'est-à-dire, des philosophes religieux, qui n'ont cessé d'exister en Allemagne, depuis l'établissement du christianisme, et surtout depuis la renaissance des lettres. La plupart des philosophes grecs ont fondé le système du monde sur l'action des élémens ; et si l'on en excepte Pythagore et Platon, qui tenoient de l'orient leur tendance à l'idéalisme, les penseurs de l'antiquité expliquent tous l'organi-

sation de l'univers par des lois physiques. Le christianisme, en allumant la vie intérieure dans le sein de l'homme, devoit exciter les esprits à s'exagérer le pouvoir de l'ame sur le corps ; les abus auxquels les doctrines les plus pures sont sujettes, ont amené les visions, la magie blanche (c'est-à-dire celle qui attribue à la volonté de l'homme sans l'intervention des esprits infernaux la possibilité d'agir sur les éléments), toutes les rêveries bizarres enfin qui naissent de la conviction que l'ame est plus forte que la nature. Les sectes d'alchimistes, de magnétiseurs et d'illuminés, s'appuyent presque toutes sur cet ascendant de la volonté qu'ils portent beaucoup trop loin, mais qui tient de quelque manière néanmoins à la grandeur morale de l'homme.

Non seulement le christianisme, en affirmant la spiritualité de l'ame, a porté les esprits à croire à la puissance illimitée de la foi religieuse ou philosophique, mais la révélation a paru à quelques hommes un miracle continuél qui pouvoit se renouveler pour chacun d'eux, et quelques-uns ont cru sincèrement qu'une divination surnaturelle leur étoit accordée, et qu'il se manifestoit en eux des vérités dont ils étoient plutôt les témoins que

les inventeurs. Le plus fameux de ces philosophes religieux, c'est Jacob Bœhme, un cordonnier allemand, qui vivoit au commencement du dix-septième siècle ; il a fait tant de bruit dans son temps, que Charles I. envoya un homme exprès à Gorlitz, lieu de sa demeure, pour étudier son livre et le rapporter en Angleterre. Quelques-uns de ses écrits ont été traduits en français par M. de Saint Martin : ils sont très difficiles à comprendre ; cependant l'on ne peut s'empêcher de s'étonner qu'un homme sans culture d'esprit ait été si loin dans la contemplation de la nature. Il la considère en général comme un emblème des principaux dogmes du christianisme ; partout il croit voir dans les phénomènes du monde les traces de la chute de l'homme et de sa régénération, les effets du principe de la colère et de celui de la miséricorde ; et tandis que les philosophes grecs tâchoient d'expliquer le monde par le mélange des éléments de l'air, de l'eau et du feu, Jacob Bœhme n'admet que la combinaison des forces morales, et s'appuye sur des passages de l'évangile pour interpréter l'univers.

De quelque manière que l'on considère ces singuliers écrits qui, depuis deux cents ans,

ont toujours trouvé des lecteurs ou plutôt des adeptes, on ne peut s'empêcher de remarquer les deux routes opposées que suivent, pour arriver à la vérité, les philosophes spiritualistes, et les philosophes matérialistes. Les uns croient que c'est en se déroband à toutes les impressions du dehors, et en se plongeant dans l'extase de la pensée, qu'on peut deviner la nature : les autres prétendent qu'on ne sauroit trop se garder de l'enthousiasme et de l'imagination dans l'examen des phénomènes de l'univers ; l'on diroit que l'esprit humain a besoin de s'affranchir du corps ou de l'ame pour comprendre la nature, tandis que c'est dans la mystérieuse réunion des deux que consiste le secret de l'existence.

Quelques savants, en Allemagne, affirment qu'on trouve, dans les ouvrages de Jacob Bœhme, des vues très profondes sur le monde physique ; l'on peut dire au moins qu'il y a autant d'originalité dans les hypothèses des philosophes religieux sur la création que dans celles de Thalès, de Xénophane, d'Aristote, de Descartes et de Leibnitz. Les théosophes déclarent que ce qu'ils pensent leur a été révélé, tandis que les philosophes en général se croient uniquement conduits par leur pro-

pre raison ; mais puisque les uns et les autres aspirent à connoître le mystère des mystères, que signifient à cette hauteur les mots de raison et de folie ? et pourquoi flétrir de la dénomination d'insensés, ceux qui croient trouver dans l'exaltation de grandes lumières ? C'est un mouvement de l'ame d'une nature très remarquable, et qui ne lui a sûrement pas été donné seulement pour le combattre.

## CHAPITRE VIII.

*De l'esprit de secte en Allemagne.*

L'HABITUDE de la méditation porte à des rêveries de tout genre sur la destinée humaine. La vie active peut seule détourner notre intérêt de la source des choses, mais tout ce qu'il y a de grand ou d'absurde en fait d'idées, est le résultat du mouvement intérieur qu'on ne peut dissiper au dehors. Beaucoup de gens sont très irrités contre les sectes religieuses ou philosophiques, et leur donnent le nom de folies, et de folies dangereuses. Il me semble que les égarements même de la pensée sont bien moins à craindre pour le repos et la moralité des hommes, que l'absence de la pensée. Quand on n'a pas en soi cette puissance de réflexion qui supplie à l'ac-

tivité matérielle, on a besoin d'agir sans cesse et souvent au hasard.

Le fanatisme des idées a quelquefois conduit, il est vrai, à des actions violentes, mais c'est presque toujours parce qu'on a recherché les avantages de ce monde à l'aide des opinions abstraites. Les systèmes métaphysiques sont peu redoutables en eux-mêmes, ils ne le deviennent que quand ils sont réunis à des intérêts d'ambition, et c'est alors de ces intérêts dont il faut s'occuper si l'on veut modifier les systèmes ; mais les hommes capables de s'attacher vivement à une opinion indépendamment des résultats qu'elle peut avoir sont toujours d'une noble nature.

Les sectes philosophiques et religieuses qui, sous divers noms, ont existé en Allemagne, n'ont presque point eu de rapport avec les affaires politiques, et le genre de talent nécessaire pour entraîner les hommes à des résolutions vigoureuses s'est rarement manifesté dans ce pays. On peut se disputer sur la philosophie de Kant, sur les questions théologiques, sur l'idéalisme ou *l'empirisme*, sans qu'il en résulte jamais rien que des livres.

L'esprit de secte et l'esprit de parti diffèrent

à beaucoup d'égards; l'esprit de parti présente les opinions par ce qu'elles ont de saillant pour les faire comprendre au vulgaire; et l'esprit de secte, surtout en Allemagne, tend toujours vers ce qu'il y a de plus abstrait: il faut, dans l'esprit de parti, saisir le point de vue de la multitude pour s'y placer; les Allemands ne pensent qu'à la théorie, et dût-elle se perdre dans les nuages, ils l'y suivront. L'esprit de parti excite dans les hommes de certaines passions communes qui les réunissent en masse. Les Allemands subdivisent tout à force d'expliquer, de distinguer et de commenter. Ils ont une sincérité philosophique singulièrement propre à la recherche de la vérité, mais point du tout à l'art de la mettre en œuvre. L'esprit de secte n'aspire qu'à convaincre; l'esprit de parti veut rallier. L'esprit de secte se dispute sur les idées; l'esprit de parti veut du pouvoir sur les hommes. Il y a de la discipline dans l'esprit de parti, et de l'anarchie dans l'esprit de secte. L'autorité quelle qu'elle soit, n'a presque rien à craindre de l'esprit de secte, on le satisfait en laissant une grande latitude à la pensée; mais l'esprit de parti n'est pas si facile à contenter, et ne se borne point à ces

conquêtes intellectuelles dans lesquelles chaque individu peut se créer un empire sans destituer un possesseur.

On est en France beaucoup plus susceptible de l'esprit de parti que de l'esprit de secte : on s'y entend trop bien au réel de la vie, pour ne pas transformer en action ce qu'on désire, et en pratique ce qu'on pense ; mais peut-être y est on trop étranger à l'esprit de secte : on n'y tient pas assez aux idées abstraites pour mettre de la chaleur à les défendre ; d'ailleurs, l'on ne veut être lié par aucun genre d'opinions, afin de s'avancer plus libre au-devant de toutes les circonstances. Il y a plus de bonne foi dans l'esprit de secte que dans l'esprit de parti, ainsi les Allemands doivent être bien plus propres à l'un qu'à l'autre.

Il faut distinguer trois espèces de sectes religieuses et philosophiques en Allemagne ; premièrement, les différentes communions chrétiennes qui ont existé, surtout à l'époque de la réformation, lorsque tous les esprits se sont tournés vers les questions théologiques ; secondement, les associations secrètes ; et enfin, les adeptes de quelques systèmes particuliers, dont un homme est le chef. Il faut ranger dans la première classe les anabaptistes

et les Moraves ; dans la seconde, la plus ancienne des associations secrètes, les francs-maçons ; et, dans la troisième, les différents genres d'illuminés.

Les anabaptistes étoient plutôt une secte révolutionnaire que religieuse ; et comme ils durent leur existence à des passions politiques et non à des opinions, ils passèrent avec les circonstances. Les Moraves, tout-à-fait étrangers aux intérêts de ce monde, sont, comme je l'ai dit, une communion chrétienne de la plus grande pureté. Les quakers portent au milieu de la société les principes des Moraves : ceux-ci se retirent du monde pour être plus sûrs de rester fidèles à ces principes.

La franc-maçonnerie est une institution beaucoup plus sérieuse en Ecosse et en Allemagne qu'en France. Elle a existé dans tous les pays ; mais il paroît cependant que c'est de l'Allemagne, surtout, qu'est venue cette association, transportée ensuite en Angleterre par les Anglo-Saxons, et renouvelée à la mort de Charles 1er. par les partisans de la restauration, qui se rassemblèrent près de l'église de Saint Paul, pour rappeler Charles II. sur le trône. On croit aussi que les francs-

maçons, surtout en Écosse, se rattachent de quelque manière à l'ordre des Templiers. Lessing a écrit sur la franc-maçonnerie un dialogue où son génie lumineux se fait éminemment remarquer. Il affirme que cette association a pour but de réunir les hommes malgré les barrières établies par la société; car si, sous quelques rapports, l'état social forme un lien entre les hommes en les soumettant à l'empire des lois, il les sépare par les différences de rang et de gouvernement: cette fraternité, véritable image de l'âge d'or, a été mêlée dans la franc-maçonnerie à beaucoup d'autres idées qui sont aussi bonnes et morales. On ne sauroit se dissimuler cependant, qu'il est dans la nature des associations secrètes de porter les esprits vers l'indépendance; mais ces associations sont très favorables au développement des lumières, car tout ce que les hommes font par eux-mêmes et spontanément, donne à leur jugement plus de force et d'étendue.

Il se peut aussi que les principes de l'égalité démocratique se propagent par ce genre d'institutions qui met les hommes en évidence d'après leur valeur réelle et non d'après leur rang dans le monde. Les associations secrètes

apprennent quelle est la puissance du nombre et de la réunion, tandis que les citoyens isolés sont, pour ainsi dire, des êtres abstraits les uns pour les autres. Sous ce rapport, ces associations pourroient avoir une grande influence dans l'état; mais il est juste cependant de reconnoître que la franc-maçonnerie ne s'occupe en général que des intérêts religieux et philosophiques.

Ses membres se divisent entre eux en deux classes; la franc-maçonnerie philosophique et la franc-maçonnerie hermétique ou égyptienne. La première a pour objet l'église intérieure ou le développement de la spiritualité de l'ame. La seconde se rapporte aux sciences, à celles qui s'occupent des secrets de la nature. Les frères Rose-Croix, entre autres, sont un des grades de la franc-maçonnerie, et les frères Rose-Croix dans l'origine étoient alchimistes.

De tout temps et dans tous les pays il a existé des associations secrètes, dont les membres avoient pour but de se fortifier mutuellement dans la croyance à la spiritualité de l'ame; les mystères d'Eleusis chez les païens, la secte des Esséniens chez les Hébreux, étoient fondés sur cette doctrine

qu'on ne vouloit pas profaner en la livrant aux plaisanteries du vulgaire. Il y a près de trente ans qu'à Wilhelms-Bad il y eut une assemblée de francs-maçons présidée par le duc de Brunswick ; cette assemblée avoit pour objet la réforme des francs-maçons d'Allemagne, et il paroît que les opinions mystiques en général, et celles de Saint-Martin en particulier, influèrent beaucoup sur cette réunion. Les institutions politiques, les relations sociales et souvent même celles de famille, ne prennent que l'extérieur de la vie : il est donc naturel que de tout temps on ait cherché quelque manière intime de se reconnoître et de s'entendre ; et tous ceux dont le caractère a quelque profondeur, se croient des adeptes et cherchent à se distinguer par quelques signes du reste des hommes. Les associations secrètes dégènerent avec le temps ; mais leur principe est presque toujours un sentiment d'enthousiasme comprimé par la société.

Il y a trois classes d'illuminés ; les illuminés mystiques, les illuminés visionnaires, et les illuminés politiques. La première, celle dont Jacob Bœhme, et dans le dernier siècle Pasqualis et Saint-Martin peuvent être con-

sidéré comme les chefs, tient par divers liens à cette église intérieure, sanctuaire de ralliement pour tous les philosophes religieux ; ces illuminés s'occupent uniquement de la religion et de la nature interprétée par les dogmes de la religion.

Les illuminés visionnaires, à la tête desquels on doit placer le suédois Swedenborg, croient que par la puissance de la volonté ils peuvent faire apparaître des morts et opérer des miracles. Le feu roi de Prusse Frédéric Guillaume a été induit en erreur par la crédulité de ces hommes ou par leurs ruses, qui avoient l'apparence de la crédulité. Les illuminés idéalistes dédaignent ces illuminés visionnaires comme des empiriques ; ils méprisent leurs prétendus prodiges, et pensent que la merveille des sentiments de l'ame doit l'emporter à elle seule sur toutes les autres.

Enfin, des hommes qui n'avoient pour but que de s'emparer de l'autorité dans tous les états, et de se faire donner des places, ont pris le nom d'illuminés ; leur chef étoit un Bavaois, Weisshaupt, homme d'un esprit supérieur, et qui avoit très bien senti la puissance qu'on pouvoit acquérir en réunissant les forces éparses des individus et en les

dirigeant toutes vers un même but. Un secret, quel qu'il soit, flatte l'amour-propre des hommes ; et quand on leur dit qu'ils sont de quelque chose dont leurs pareils ne sont pas, on acquiert toujours de l'empire sur eux. L'amour-propre se blesse de ressembler à la multitude ; et dès qu'on veut donner des marques de distinction connues ou cachées, on est sûr de mettre en mouvement l'imagination de la vanité, la plus active de toutes.

Les illuminés politiques n'avoient pris des autres illuminés que quelques signes pour se reconnoître ; mais les intérêts, et non les opinions, leur servoient de point de ralliement. Ils avoient pour but, il est vrai, de réformer l'ordre social sur de nouveaux principes ; toutefois, en attendant l'accomplissement de ce grand œuvre, ce qu'ils vouloient d'abord, c'étoit de s'emparer des emplois publics. Une telle secte a bien des adeptes par tout pays, qui s'initient d'eux-mêmes à ses secrets : en Allemagne, cependant, cette secte est la seule peut-être qui ait été fondée sur une combinaison politique ; toutes les autres sont nées d'un enthousiasme quelconque, et n'ont eu que la recherche de la vérité pour but.

Parmi les hommes qui s'efforcent de péné-

trer les secrets de la nature, il faut compter les alchimistes, les magnétiseurs, &c. il est probable qu'il y a beaucoup de folie dans ces prétendues découvertes ; mais qu'y peut-on trouver d'effrayant ! Si l'on arrivoit à reconnoître dans les phénomènes physiques ce qu'on appelle du merveilleux ! on en auroit avec raison de la joie. Il y a des moments où la nature paroît une machine qui se meut constamment par les mêmes ressorts, et c'est alors que son inflexible régularité fait peur ; mais quand on croit entrevoir en elle quelque chose de spontané comme la pensée, un espoir confus s'empare de l'ame, et nous dérobe au regard fixe de la nécessité.

Au fond de tous ces essais et de tous ces systèmes scientifiques et philosophiques, il y a toujours une tendance très marquée vers la spiritualité de l'ame. Ceux qui veulent deviner les secrets de la nature, sont très opposés aux matérialistes ; car c'est toujours dans la pensée qu'ils cherchent la solution de l'énigme du monde physique. Sans doute un tel mouvement dans les esprits pourroit conduire à de grandes erreurs ; mais il en est ainsi de tout ce qui est animé ; dès qu'il y a vie, il y a danger.

Les efforts individuels finiroient par être interdits si l'on s'asservissoit à la méthode qui régulariserait les mouvements de l'esprit, comme la discipline commande à ceux du corps. Le problème consiste donc à guider les facultés sans les comprimer ; et l'on voudroit qu'il fut possible d'adapter à l'imagination des hommes l'art encore inconnu de s'élever avec des ailes, et de diriger le vol dans les airs.

## CHAPITRE IX.

*De la contemplation de la nature.*

EN parlant de l'influence de la nouvelle philosophie sur les sciences, j'ai déjà fait mention de quelques-uns des nouveaux principes adoptés en Allemagne, relativement à l'étude de la nature ; mais comme la religion et l'enthousiasme ont une grande part dans la contemplation de l'univers, j'indiquerai d'une manière générale les vues politiques et religieuses qu'on peut recueillir à cet égard dans les ouvrages allemands.

Plusieurs physiiciens, guidés par un sentiment de piété, ont cru devoir s'en tenir à l'examen des causes finales ; ils ont essayé de prouver que tout dans le monde tend au maintien et au bien-être physique des individus et des espèces. On peut faire, ce me

semble, des objections très fortes contre ce système. Sans doute il est aisé de voir que dans l'ordre des choses les moyens répondent admirablement à leurs fins ; mais dans cet enchaînement universel où s'arrêtent ces causes qui sont effets, et ces effets qui sont causes ? Veut-on rapporter tout à la conservation de l'homme, on aura de la peine à concevoir ce qu'elle a de commun avec la plupart des êtres : d'ailleurs c'est attacher trop de prix à l'existence matérielle que de la donner pour dernier but à la création.

Ceux qui malgré la foule immense des malheurs particuliers, attribuent un certain genre de bonté à la nature, la considèrent comme un spéculateur en grand qui se retire sur le nombre. Ce système ne convient pas même à un gouvernement, et des écrivains scrupuleux en économie politique l'ont combattu. Que seroit-ce donc lorsqu'il s'agit des intentions de la divinité ? Un homme religieusement considéré est autant que la race humaine entière ; et dès qu'on a conçu l'idée d'une ame immortelle, il ne doit pas être possible d'admettre le plus ou le moins d'importance d'un individu relativement à tous. Chaque être intelligent est d'une valeur in-

finie ; puisqu'il doit durer toujours. C'est donc d'après un point de vue plus élevé que les philosophes allemands ont considéré l'univers.

Il en est qui croient voir en tout deux principes, celui du bien et celui du mal, se combattant sans cesse ; et soit qu'on attribue ce combat à une puissance infernale, soit, ce qui est plus simple à penser, que le monde physique puisse être l'image des bons et des mauvais penchants de l'homme, toujours est-il vrai que ce monde offre à l'observation deux faces absolument contraires.

Il y a, l'on ne sauroit le nier, un côté terrible dans la nature comme dans le cœur humain, et l'on y sent une redoutable puissance de colère. Quelle que soit la bonne intention des partisans de l'optimisme, plus de profondeur se fait remarquer, ce me semble, dans ceux qui ne nient pas le mal, mais qui comprennent la connexion de ce mal avec la liberté de l'homme, avec l'immortalité qu'elle peut lui mériter.

Les écrivains mystiques dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, voient dans l'homme l'abrégé du monde, et dans le monde l'emblème des dogmes du christianisme. La na-

ture leur paroît l'image corporelle de la Divinité, et ils se plongent toujours plus avant dans la signification profonde des choses et des êtres.

Parmi les écrivains allemands qui se sont occupés de la contemplation de la nature sous des rapports religieux, deux méritent une attention particulière : Novalis comme poète, et Schubert comme physicien. Novalis, homme d'une naissance illustre, étoit initié dès sa jeunesse dans les études de tout genre que la nouvelle école a développées en Allemagne ; mais son ame pieuse a donné un grand caractère de simplicité à ses poésies. Il est mort à vingt-six ans ; et c'est lorsqu'il n'étoit déjà plus que les chants religieux qu'il a composés ont acquis en Allemagne une célébrité touchante. Le père de ce jeune homme est Morave ; et quelque temps après la mort de son fils il alla visiter une communauté de ses frères en religion, et dans leur église il entendit chanter les poésies de son fils que les Moraves avoient choisies pour s'édifier, sans en connoître l'auteur.

Parmi les œuvres de Novalis, on distingue des hymnes à la nuit qui peignent avec une grande force le recueillement qu'elle fait

naître dans l'ame. L'éclat du jour peut convenir à la joyeuse doctrine du paganisme ; mais le ciel étoilé paroît le véritable temple du culte le plus pur. C'est dans l'obscurité des nuits, dit un poète allemand, que l'immortalité s'est révélée à l'homme, la lumière du soleil éblouit les yeux qui croient voir. Des stances de Novalis sur la vie des mineurs renferment une poésie animée, d'un très grand effet ; il interroge la terre qu'on rencontre dans les profondeurs parcequ'elle fut le témoin des diverses révolutions que la nature a subies ; et il exprime un désir énergique de pénétrer toujours plus avant vers le centre du globe. Le contraste de cette immense curiosité avec la vie si fragile qu'il faut exposer pour la satisfaire, cause une émotion sublime. L'homme est placé sur la terre entre l'infini des cieux et l'infini des abîmes, et sa vie, dans le temps, est aussi de même entre deux éternités. De toutes parts entouré par des idées et des objets sans bornes, des pensées innombrables lui apparoissent comme des milliers de lumières qui se confondent et l'éblouissent.

Novalis a beaucoup écrit sur la nature en général, il se nomme lui-même, avec raison,

le disciple de Saïs, parce que c'est dans cette ville qu'étoit fondé le temple d'Isis, et que les traditions qui nous restent des mystères des Egyptiens portent à croire que leurs prêtres avoient une connoissance approfondie des lois de l'univers.

“ L'homme est avec la nature, dit Novalis,  
 “ dans des relations presque aussi variées,  
 “ presque aussi inconcevables que celles qu'il  
 “ entretient avec ses semblables, et comme  
 “ elle se met à la portée des enfants et se  
 “ complait avec leurs simples cœurs, de  
 “ même elle se montre sublime aux esprits  
 “ élevés et divine aux êtres divins. L'amour  
 “ de la nature prend diverses formes, et  
 “ tandis qu'elle n'excite dans les uns que la  
 “ joie et la volupté ; elle inspire aux autres  
 “ la religion la plus pieuse, celle qui donne  
 “ à toute la vie une direction et un appui.  
 “ Déjà chez les peuples anciens il y avoit  
 “ des ames serieuses pour qui l'univers étoit  
 “ l'image de la Divinité, et d'autres qui se  
 “ croyoient seulement invitées au banquet  
 “ qu'elle donne : l'air n'étoit, pour ces con-  
 “ vives de l'existence, qu'une boisson rafraî-  
 “ chissante, les étoiles que des flambeaux  
 “ qui présidoient aux danses pendant la nuit,

“ et les plantes et les animaux que les mag-  
 “ nifiques apprêts d’un splendide repas ; la  
 “ nature ne s’offroit pas à leurs yeux comme  
 “ un temple majestueux et tranquille, mais  
 “ comme le théâtre brillant, de fêtes toujours  
 “ nouvelles.

“ Dans ce même temps néanmoins, des es-  
 “ prits plus profonds s’occupoient sans re-  
 “ lâche à reconstruire le monde idéal, dont  
 “ les traces avoient déjà disparu ; ils se  
 “ partageoient en frères les travaux les plus  
 “ sacrés ; les uns cherchoient à reproduire,  
 “ par la musique, les voix de la forêt et de  
 “ l’air ; les autres imprimoient l’image et le  
 “ pressentiment d’une race plus noble sur la  
 “ pierre et sur l’airain, changeoient les rochers  
 “ en édifices et mettoient au jour les trésors  
 “ cachés dans la terre. La nature civilisée  
 “ par l’homme sembla répondre à ses sou-  
 “ haits : l’imagination de l’artiste osa l’in-  
 “ terroger, et l’âge d’or parut renaître à l’aide  
 “ de la pensée.

“ Il faut, pour connoître la nature, de-  
 “ venir un avec elle. Une vie poétique et  
 “ recueillie, une ame sainte et religieuse,  
 “ toute la force et toute la fleur de l’existence  
 “ humaine, sont nécessaires pour la com-

“ prendre, et le véritable observateur est  
 “ celui qui sait découvrir l’analogie de  
 “ cette nature avec l’homme, et celle de  
 “ l’homme avec le ciel.”

Schubert a composé un livre sur la nature qu’on ne sauroit se lasser de lire, tant il est rempli d’idées qui excitent à la méditation ; il présente le tableau de faits nouveaux, dont l’enchaînement est conçu sous de nouveaux rapports. Deux idées principales restent de son ouvrage ; les Indiens croient à la métempysyose descendante, c’est-à-dire à celle qui condamne l’ame de l’homme à passer dans les animaux et dans les plantes, pour le punir d’avoir mal usé de la vie. L’on peut difficilement se figurer un système d’une plus profonde tristesse, et les ouvrages des Indiens en portent la douloureuse empreinte. On croit voir partout, dans les animaux et les plantes, la pensée captive et le sentiment renfermé, s’efforcer en vain de se dégager des formes grossières et muettes qui les enchaînent. Le système de Schubert est plus consolant, il se représente la nature comme une métempysyose ascendante, dans laquelle, depuis la pierre jusqu’à l’existence humaine, il y a une promotion continuelle qui fait avancer le principe

vital de degrés en degrés, jusqu'au perfectionnement le plus complet.

Schubert croit aussi qu'il a existé des époques où l'homme avoit un sentiment si vif et si délicat des phénomènes existants, qu'il devinoit par ses propres impressions les secrets les plus cachés de la nature. Ces facultés primitives se sont émoussées, et c'est souvent l'irritabilité malade des nerfs qui, en affaiblissant la puissance du raisonnement, rend à l'homme l'instinct qu'il devoit jadis à la plénitude même de ses forces. Les travaux des philosophes, des savants et des poètes en Allemagne, ont pour but de diminuer l'aride puissance du raisonnement sans obscurcir en rien les lumières. C'est ainsi que l'imagination du monde ancien peut renaître comme le phénix des cendres de toutes les erreurs.

La plupart des physiciens ont voulu expliquer, ainsi que je l'ai déjà dit, la nature comme un bon gouvernement dans lequel tout est conduit d'après de sages principes administratifs, mais c'est en vain qu'on veut transporter ce système prosaïque dans la création. Le terrible ni même le beau ne sauroient être expliqués par cette théorie circonscrite, et la nature est tour à tour trop cruelle

et trop magnifique pour qu'on puisse la soumettre au genre de calcul admis dans le jugement des choses de ce monde.

Il y a des objets hideux en eux-mêmes, dont l'impression sur nous est inexplicable; de certaines figures d'animaux, de certaines formes de plantes, de certaines combinaisons de couleurs, révoltent nos sens bien que nous ne puissions nous rendre compte des causes de cette répugnance; on diroit que ces contours disgracieux, que ces images rebutantes rappellent la bassesse et la perfidie, quoique rien dans les analogies du raisonnement ne puisse expliquer une telle association d'idées. La physionomie de l'homme ne tient point uniquement, comme l'ont prétendu quelques écrivains, au dessin plus ou moins prononcé des traits; il passe dans le regard et dans les mouvements du visage, je ne sais quelle expression de l'ame impossible à méconnoître, et c'est surtout dans la figure humaine qu'on apprend ce qu'il y a d'extraordinaire et d'inconnu dans les harmonies de l'esprit et du corps.

Les accidents et les malheurs, dans l'ordre physique, ont quelque chose de si rapide, de si impitoyable, de si inattendu, qu'ils paroissent

sent tenir du prodige ; la maladie et ses fureurs sont comme une vie méchante qui s'empare tout à coup de la vie paisible. Les affections du cœur nous font sentir la barbarie de cette nature qu'on veut nous représenter comme si douce. Que de dangers menacent une tête chérie ! Sous combien de métamorphoses la mort ne se déguise-t-elle pas autour de nous ! il n'y a pas un beau jour qui ne puisse recéler la foudre, pas une fleur dont les suc ne puissent être empoisonnés, pas un souffle de l'air qui ne puisse rapporter avec lui une contagion funeste, et la nature semble une amante jalouse prête à percer le sein de l'homme au moment même où il s'enivre de ses dons.

Comment comprendre le but de tous ces phénomènes si l'on s'en tient à l'enchaînement ordinaire de nos manières de juger ? Comment peut-on considérer les animaux sans se plonger dans l'étonnement que fait naître leur mystérieuse existence ? Un poète les a nommés *les rêves de la nature, dont l'homme est le réveil*. Dans quel but ont-ils été créés ? Que signifient ces regards qui semblent couverts d'un nuage obscur, derrière lequel une idée voudroit se faire jour ? Quels rapports ont-

ils avec nous ? Qu'est-ce que la part de vie dont ils jouissent ? Un oiseau survit à l'homme de génie, et je ne sais quel bizarre désespoir saisit le cœur quand on a perdu ce qu'on aime et qu'on voit le souffle de l'existence animer encore un insecte, qui se meut sur la terre d'où le plus noble objet a disparu.

La contemplation de la nature accable la pensée ; on se sent avec elle des rapports qui ne tiennent ni au bien ni au mal qu'elle peut nous faire ; mais son ame visible vient chercher la nôtre dans notre sein, et s'entretient avec nous. Quand les ténèbres nous épouvantent, ce ne sont pas toujours les périls auxquels ils nous exposent que nous redoutons, mais c'est la sympathie de la nuit avec tous les genres de privations et de douleurs dont nous sommes pénétrés. Le soleil au contraire est comme une émanation de la Divinité ; comme le messenger éclatant d'une prière exaucée ; ses rayons descendent sur la terre, non seulement pour guider les travaux de l'homme, mais pour exprimer de l'amour à la nature.

Les fleurs se retournent vers la lumière, afin de l'accueillir ; elles se referment pendant la nuit, et le matin et le soir elles semblent ex-

haler en parfums odoriférants leurs hymnes de louanges. Quand on élève ces fleurs dans l'obscurité, pâles, elles ne revêtent plus leurs couleurs accoutumées ; mais quand on les rend au jour, le soleil réfléchit en elles ses rayons variés comme dans l'arc-en-ciel, et l'on diroit qu'il se mire avec orgueil dans la beauté dont il les a parées. Le sommeil des végétaux pendant de certaines heures et de certaines saisons de l'année est d'accord avec le mouvement de la terre ; elle entraîne dans les régions qu'elle parcourt la moitié des plantes, des animaux et des hommes endormis. Les passagers de ce grand vaisseau qu'on appelle le monde se laissent bercer dans le cercle que décrit leur voyageuse demeure.

La paix et la discorde, l'harmonie et la dissonance, qu'un lien secret réunit, sont les premières lois de la nature, et soit qu'elle se montre redoutable ou charmante, l'unité sublime qui la caractérise se fait toujours reconnoître. La flamme se précipite en vagues comme les torrents ; les nuages qui parcourent les airs prennent quelquefois la forme des montagnes et des vallées, et semblent imiter en se jouant l'image de la terre. Il est dit

dans la Genèse, " que le Tout-Puissant sépara les eaux de la terre des eaux du ciel, et les suspendit dans les airs." Le ciel est en effet un noble allié de l'océan; l'azur du firmament se fait voir dans les ondes, et les vagues se peignent dans les nues. Quelquefois quand l'orage se prépare dans l'atmosphère, la mer frémit au loin, et l'on diroit qu'elle répond par le trouble de ses flots au mystérieux signal qu'elle a reçu de la tempête.

M. de Humboldt dit dans ses vues scientifiques et poétiques sur l'Amérique méridionale, qu'il a été témoin d'un phénomène observé dans l'Egypte, et qu'on appelle *mirage*. Tout-à-coup, dans les déserts les plus arides, la réverbération de l'air prend l'apparence des lacs ou de la mer, et les animaux eux-mêmes, haletans de soif, s'élancent vers ces images trompeuses, espérant s'y désaltérer. Les diverses figures que la gelée trace sur le verre offrent encore un nouvel exemple de ces analogies merveilleuses, les vapeurs condensées par le froid dessinent des paysages semblables à ceux qui se font remarquer dans les contrées septentrionales : des forêts de pins, des montagnes hérissées reparoissent sous ces blanches couleurs, et la nature glacée se plaît

à contrefaire ce que la nature animée a produit.

Non-seulement la nature se répète elle-même, mais elle semble vouloir imiter les ouvrages des hommes et leur donner, ainsi, un témoignage singulier de sa correspondance avec eux. On raconte, que dans les îles voisines du Japon, les nuages présentent aux regards l'aspect de bâtiments réguliers. Les beaux-arts ont aussi leur type dans la nature, et ce luxe de l'existence est plus soigné par elle encore que l'existence même : la symétrie des formes dans le règne végétal et minéral a servi de modèle aux architectes, et le reflet des objets et des couleurs dans l'onde donne l'idée des illusions de la peinture ; le vent, dont le murmure se prolonge sous les feuilles tremblantes, nous révèle la musique. Et l'on dit même que sur les côtes de l'Asie, où l'atmosphère est plus pur, on entend quelquefois le soir une harmonie plaintive et douce, que la nature semble adresser à l'homme, afin de lui apprendre qu'elle respire, qu'elle aime, et qu'elle souffre.

Souvent à l'aspect d'une belle contrée on est tenté de croire qu'elle a pour unique but d'exciter en nous des sentiments élevés et

nobles. Je ne sais quel rapport existe entre les cieus et la fierté du cœur, entre les rayons de la lune qui reposent sur la montagne et le calme de la conscience, mais ces objets nous parlent un beau langage, et l'on peut s'abandonner au tressaillement qu'ils causent, l'ame s'en trouvera bien. Quand le soir, à l'extrémité du paysage, le ciel semble toucher de si près à la terre, l'imagination se figure, par delà l'horizon, un asyle de l'espérance, une patrie de l'amour, et la nature semble répéter silencieusement que l'homme est immortel.

La succession continuelle de mort et de naissance, dont le monde physique est le théâtre, produiroit l'impression la plus douloureuse, si l'on ne croyoit pas y voir la trace de la résurrection de toutes choses, et c'est le véritable point de vue religieux de la contemplation de la nature que cette manière de la considérer. On finiroit par mourir de pitié si l'on se bornoit en tout à la terrible idée de l'irréparable: aucun animal ne périt sans qu'on puisse le regretter, aucun arbre ne tombe sans que l'idée qu'on ne le reverra plus dans sa beauté n'excite en nous une réflexion douloureuse. Enfin, les objets inanimés eux-mêmes font mal quand leur déca-

dence oblige à s'en séparer : la maison, les meubles, qui ont servi à ceux que nous avons aimés, nous intéressent, et ces objets mêmes excitent en nous quelquefois une sorte de sympathie indépendante des souvenirs qu'ils retracent; on regrette la forme qu'on leur a connue, comme si cette forme en faisoit des êtres qui nous ont vu vivre, et qui devoient nous voir mourir. Si le temps n'avoit pas pour antidote l'éternité, on s'attacheroit à chaque moment pour le retenir, à chaque son pour le fixer, à chaque regard pour en prolonger l'éclat, et les jouissances n'existeroient que l'instant qu'il nous faut pour sentir qu'elles passent, et pour arroser de larmes leurs traces, que l'abîme des jours doit aussi dévorer.

Une réflexion nouvelle m'a frappée dans les écrits qui m'ont été communiqués par un homme dont l'imagination est pensive et profonde; il compare ensemble les ruines de la nature, celles de l'art et celles de l'humanité. " Les premières, dit-il, sont philosophiques, les secondes poétiques, et les dernières mystérieuses." Une chose bien digne de remarque en effet, c'est l'action si différente des années sur la nature, sur les ouvrages du

génie et sur les créatures vivantes. Le temps n'outrage que l'homme : quand les rochers s'écroulent, quand les montagnes s'abîment dans les vallées, la terre change seulement de face ; un aspect nouveau excite dans notre esprit de nouvelles pensées, et la force vivifiante subit une métamorphose, mais non un dépérissement ; les ruines des beaux-arts parlent à l'imagination, elle reconstruit ce que le temps a fait disparoître, et jamais, peut-être un chef-d'œuvre dans tout son éclat n'a pu donner l'idée de la grandeur autant que les ruines mêmes de ce chef-d'œuvre. On se représente les monuments à demi-détruits, revêtus de toutes les beautés qu'on suppose toujours à ce qu'on regrette : mais qu'il est loin d'en être ainsi des ravages de la vieillesse !

A peine peut-on croire que la jeunesse embellissoit ce visage, dont la mort a déjà pris possession : quelques physionomies échappent par la splendeur de l'âme à la dégradation ; mais la figure humaine dans sa décadence, prend souvent une expression vulgaire, qui permet à peine la pitié ! les animaux perdent avec les années, il est vrai, leur force et leur agilité, mais l'incarnat de la vie ne se

change point pour eux en livides couleurs, et leurs yeux éteints ne ressemblent pas à des lampes funéraires qui jettent de pâles clartés sur un visage flétri.

Lors même qu'à la fleur de l'âge la vie se retire du sein de l'homme, ni l'admiration que font naître les bouleversements de la nature, ni l'intérêt qu'excitent les débris des monuments, ne peuvent s'attacher au corps inanimé de la plus belle des créatures. L'amour qui chérissait cette figure enchantée, l'amour ne peut en supporter les restes, et rien de l'homme ne demeure après lui sur la terre qui ne fasse frémir, même ses amis.

Ah! quel enseignement que les horreurs de la destruction acharnées ainsi sur la race humaine. N'est-ce pas pour annoncer à l'homme que sa vie est ailleurs? La nature l'humilieroit-elle à ce point si la Divinité ne vouloit pas le relever?

Les vraies causes finales de la nature, ce sont ses rapports avec notre ame et avec notre sort immortel; les objets physiques eux-mêmes ont une destination qui ne se borne point à la courte existence de l'homme ici-bas; ils sont là pour concourir au développement de

nos pensées, à l'œuvre de notre vie morale. Les phénomènes de la nature ne doivent pas être compris seulement d'après les lois de la matière, quelque bien combinées qu'elles soient; ils ont un sens philosophique et un but religieux dont la contemplation la plus attentive ne pourra jamais connoître toute l'étendue.

## CHAPITRE X.

*De l'enthousiasme.*

BEAUCOUP de gens sont prévenus contre l'enthousiasme; ils le confondent avec le fanatisme, et c'est une grande erreur. Le fanatisme est une passion exclusive dont une opinion est l'objet; l'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle: c'est l'amour du beau, l'élévation de l'ame, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme. Le sens de ce mot, chez les Grecs, en est la plus noble définition: l'enthousiasme signifie *Dieu en nous*. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive, elle a quelque chose de divin.

Tout ce qui nous porte à sacrifier notre propre bien-être ou notre propre vie est presque toujours de l'enthousiasme; car le droit

chemin de la raison égoïste doit être de se prendre soi-même pour but de tous ses efforts, et de n'estimer dans ce monde que la santé, l'argent et le pouvoir. Sans doute la conscience suffit pour conduire le caractère le plus froid dans la route de la vertu; mais l'enthousiasme est à la conscience ce que l'honneur est au devoir: il y a en nous un superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli. Le génie et l'imagination ont aussi besoin qu'on soigne un peu leur bonheur dans ce monde; et la loi du devoir, quelque sublime qu'elle soit, ne suffit pas pour faire goûter toutes les merveilles du cœur et de la pensée.

On ne sauroit le nier, les intérêts de la personnalité pressent l'homme de toutes parts; il y a même dans ce qui est vulgaire une certaine jouissance dont beaucoup de gens sont très susceptibles, et l'on retrouve souvent les traces de penchants ignobles sous l'apparence des manières les plus distinguées. Les talents supérieurs ne garantissent pas toujours de cette nature dégradée, qui dispose sourdement de l'existence des hommes et leur fait placer leur bonheur plus bas qu'eux-

mêmes. L'enthousiasme seul peut contrebalancer la tendance à l'égoïsme, et c'est à ce signe divin qu'il faut reconnoître les créatures immortelles. Lorsque vous parlez à quelqu'un sur des sujets dignes d'un saint respect, vous apercevez d'abord s'il éprouve un noble frémissement, si son cœur bat pour des sentiments élevés, s'il a fait alliance avec l'autre vie, ou bien s'il n'a qu'un peu d'esprit qui lui sert à diriger le mécanisme de l'existence. Et qu'est-ce donc que l'être humain, quand on ne voit en lui qu'une prudence dont son propre avantage est l'objet ? L'instinct des animaux vaut mieux, car il est quelquefois généreux et fier ; mais ce calcul, qui semble l'attribut de la raison, finit par rendre incapable de la première des vertus, le dévouement.

Parmi ceux qui s'essaient à tourner les sentiments exaltés en ridicule, plusieurs en sont pourtant susceptibles à leur insçu. La guerre, fût-elle entreprise par des vues personnelles, donne toujours quelques-unes des jouissances de l'enthousiasme ; l'enivrement d'un jour de bataille, le plaisir singulier de s'exposer à la mort, quand toute notre nature nous commande d'aimer la vie, c'est encore à

l'enthousiasme qu'il faut l'attribuer. La musique militaire, le hennissement des chevaux, l'explosion de la poudre, cette foule de soldats revêtus des mêmes couleurs, émus par le même désir, se rangeant autour des mêmes bannières, font éprouver une émotion qui triomphe de l'instinct conservateur de l'existence ; et cette jouissance est si forte, que ni les fatigues, ni les souffrances, ni les périls ne peuvent en déprendre les âmes. Quiconque a vécu de cette vie n'aime qu'elle. Le but atteint ne satisfait jamais ; c'est l'action de se risquer qui est nécessaire, c'est elle qui fait passer l'enthousiasme dans le sang ; et quoiqu'il soit plus pur au fond de l'âme, il est encore d'une noble nature lors même qu'il a pu devenir une impulsion presque physique.

On accuse souvent l'enthousiasme sincère de ce qui ne peut être reproché qu'à l'enthousiasme affecté ; plus un sentiment est beau, plus la fausse imitation de ce sentiment est odieuse. Usurper l'admiration des hommes est ce qu'il y a de plus coupable, car on tarit en eux la source des bons mouvemens en les faisant rougir de les avoir éprouvés. D'ailleurs rien n'est plus pénible que les sons faux qui semblent sortir du sanctuaire même de

l'ame ; la vanité peut s'emparer de tout ce qui est extérieur, il n'en résultera d'autre mal que de la prétention et de la disgrâce ; mais quand elle se met à contrefaire les sentiments les plus intimes, il semble qu'elle viole le dernier asile où l'on espéroit lui échapper. Il est facile cependant de reconnoître la sincérité dans l'enthousiasme ; c'est une mélodie si pure, que le moindre désaccord en détruit tout le charme ; un mot, un accent, un regard expriment l'émotion concentrée qui répond à toute une vie. Les personnes qu'on appelle sévères dans le monde ont très souvent en elles quelque chose d'exalté. La force qui soumet les autres peut n'être qu'un froid calcul. La force qui triomphe de soi-même est toujours inspirée par un sentiment généreux.

Loin qu'on puisse redouter les excès de l'enthousiasme ; il porte peut-être en général à la tendance contemplative qui nuit à la puissance d'agir : les Allemands en sont une preuve ; aucune nation n'est plus capable de sentir et de penser ; mais quand le moment de prendre un parti est arrivé, l'étendue même des conceptions nuit à la décision du caractère. Le caractère et l'enthousiasme

différent à beaucoup d'égards ; il faut choisir son but par l'enthousiasme, mais l'on doit y marcher par le caractère : la pensée n'est rien sans l'enthousiasme, ni l'action sans le caractère ; l'enthousiasme est tout pour les nations littéraires ; le caractère est tout pour les nations agissantes : les nations libres ont besoin de l'un et de l'autre.

L'égoïsme se plaît à parler sans cesse des dangers de l'enthousiasme ; c'est une véritable dérision que cette prétendue crainte ; si les habiles de ce monde vouloient être sincères, ils diroient que rien ne leur convient mieux que d'avoir affaire à ces personnes pour qui tant de moyens sont impossibles, et qui peuvent si facilement renoncer à ce qui occupe la plupart des hommes.

Cette disposition de l'ame a de la force malgré sa douceur, et celui qui la ressent sait y puiser une noble constance. Les orages des passions s'apaisent, les plaisirs de l'amour-propre se flétrissent, l'enthousiasme seul est inaltérable ; l'ame elle-même s'affaîsseroit dans l'existence physique, si quelque chose de fier et d'animé ne l'arrachoit pas au vulgaire ascendant de l'égoïsme : cette dignité morale, à laquelle rien ne sauroit porter

atteinte, est ce qu'il y a de plus admirable dans le don de l'existence : c'est pour elle que dans les peines les plus amères, il est encore beau d'avoir vécu, comme il seroit beau de mourir.

Examinons maintenant l'influence de l'enthousiasme sur les lumières et sur le bonheur. Ces dernières réflexions termineront le cours des pensées auxquelles les différents sujets que j'avois à parcourir m'ont conduite.

## CHAPITRE XI.

*De l'influence de l'enthousiasme sur les lumières.*

---

CE chapitre est à quelques égards, le résumé de tout mon ouvrage, car l'enthousiasme étant la qualité vraiment distinctive de la nation allemande, on peut juger, de l'influence qu'il exerce sur les lumières d'après les progrès de l'esprit humain en Allemagne. L'enthousiasme prête de la vie à ce qui est invisible, et de l'intérêt à ce qui n'a point d'action immédiate sur notre bien-être dans ce monde ; il n'y a donc point de sentiment plus propre à la recherche des vérités abstraites ; aussi sont-elles cultivées en Allemagne avec une ardeur et une loyauté remarquables.

Les philosophes que l'enthousiasme inspire sont peut-être ceux qui ont le plus d'exactitude et de patience dans leurs travaux ; ce sont en même temps ceux qui songent le moins

à briller ; ils aiment la science pour elle-même et ne se comptent pour rien, dès qu'il s'agit de l'objet de leur culte : la nature physique suit sa marche invariable à travers la destruction des individus ; la pensée de l'homme prend un caractère sublime quand il parvient à se considérer lui-même d'un point de vue universel ; il sert alors en silence aux triomphes de la vérité, et la vérité est comme la nature, une force qui n'agit que par un développement progressif et régulier.

On peut dire avec quelque raison que l'enthousiasme porte à l'esprit de système ; quand on tient beaucoup à ses idées, on voudroit y tout rattacher ; mais en général il est plus aisé de traiter avec les opinions sincères qu'avec les opinions adoptées par vanité. Si dans les rapports avec les hommes on n'avoit à faire qu'à ce qu'ils pensent réellement, on pourroit facilement s'entendre ; c'est ce qu'ils font semblant de penser qui amène la discorde.

On a souvent accusé l'enthousiasme d'induire en erreur, mais peut-être un intérêt superficiel trompe-t-il bien davantage ; car pour pénétrer l'essence des choses, il faut une

impulsion qui nous excite à nous en occuper avec ardeur. En considérant d'ailleurs la destinée humaine en général, je crois qu'on peut affirmer que nous ne rencontrerons jamais le vrai que par l'élévation de l'ame; tout ce qui tend à nous rabaisser est mensonge, et c'est, quoiqu'on en dise, du côté des sentiments vulgaires qu'est l'erreur.

L'enthousiasme, je le répète, ne ressemble en rien au fanatisme, et ne peut égarer comme lui. L'enthousiasme est tolérant, non par indifférence, mais parcequ'il nous fait sentir l'intérêt et la beauté de toutes choses. La raison ne donne point de bonheur à la place de ce qu'elle ôte, l'enthousiasme trouve dans la rêverie du cœur et dans l'étendue de la pensée ce que le fanatisme et la passion renferment dans une seule idée ou dans un seul objet. Ce sentiment est par son universalité même très favorable à la pensée et à l'imagination.

La société développe l'esprit, mais c'est la contemplation seule qui forme le génie. L'amour-propre est le mobile des pays où la société domine, et l'amour-propre conduit nécessairement à la moquerie qui détruit tout enthousiasme.

Il est assez amusant, on ne sauroit le nier, d'apercevoir le ridicule et de le peindre avec grâce et gaieté; peut-être vaudroit-il mieux se refuser à ce plaisir, mais ce n'est pourtant pas là le genre de moquerie dont les suites sont le plus à craindre; celle qui s'attache aux idées et aux sentiments est la plus funeste de toutes, car elle s'insinue dans la source des affections fortes et dévouées. L'homme a un grand empire sur l'homme, et, de tous les maux qu'il peut faire à son semblable, le plus grand peut-être est de placer le fantôme du ridicule entre les mouvements généreux et les actions qu'ils peuvent inspirer.

L'amour, le génie, le talent, la douleur même, toutes ces choses saintes sont exposées à l'ironie, et l'on ne sauroit calculer jusqu'à quel point l'empire de cette ironie peut s'étendre. Il y a quelque chose de piquant dans la méchanceté: il y a quelque chose de foible dans la bonté. L'admiration pour les grandes choses peut être déjouée par la plaisanterie; et celui qui ne met d'importance à rien a l'air d'être au-dessus de tout: si donc l'enthousiasme ne défend pas notre cœur et notre esprit, ils se laissent prendre de toutes parts

par ce dénigrement du beau qui réunit l'insolence à la gaieté.

L'esprit social est fait de manière que souvent on se commande de rire, et que plus souvent encore on est honteux de pleurer ; d'où cela vient-il ? De ce que l'amour-propre se croit plus en sûreté dans la plaisanterie que dans l'émotion. Il faut bien compter sur son esprit pour oser être sérieux contre une moquerie ; il faut beaucoup de force pour laisser voir des sentiments qui peuvent être tournés en ridicule. Fontenelle disoit : *j'ai quatre-vingts ans, je suis Français, et je n'ai pas donné dans toute ma vie le plus petit ridicule à la plus petite vertu.* Ce mot supposoit une profonde connoissance de la société. Fontenelle n'étoit pas un homme sensible, mais il avoit beaucoup d'esprit ; et toutes les fois qu'on est doué d'une supériorité quelconque, on sent le besoin du sérieux dans la nature humaine. Il n'y a que les gens médiocres qui voudroient que le fond de tout fut du sable, afin que nul homme ne laissât sur la terre une trace plus durable que la leur.

Les Allemands n'ont point à lutter chez

eux contre les ennemis de l'enthousiasme, et c'est un grand obstacle de moins pour les hommes distingués. L'esprit s'aiguise dans le combat ; mais le talent a besoin de confiance. Il faut croire à l'admiration, à la gloire, à l'immortalité, pour éprouver l'inspiration du génie ; et ce qui fait la différence des siècles entre eux, ce n'est pas la nature toujours prodigue des mêmes dons, mais l'opinion dominante à l'époque où l'on vit : si la tendance de cette opinion est vers l'enthousiasme, il s'élève de toutes parts de grands hommes ; si l'on proclame le découragement comme ailleurs on exciteroit à de nobles efforts, il ne reste plus rien en littérature que des juges du temps passé.

Les événements terribles dont nous avons été les témoins ont blasé les ames, et tout ce qui tient à la pensée paroît terne à côté de la toute-puissance de l'action. La diversité des circonstances a porté les esprits à soutenir tous les côtés des mêmes questions ; il en est résulté qu'on ne croit plus aux idées, ou qu'on les considère tout au plus comme des moyens. La conviction semble n'être pas de notre temps, et quand un homme dit qu'il est de telle opinion, on prend cela pour une

manière délicate d'indiquer qu'il a tel intérêt.

Les hommes les plus honnêtes se font alors un système qui change en dignité leur paresse : ils disent qu'on ne peut rien à rien, ils répètent avec l'hermite de Prague dans Shakespear, que *ce qui est, est*, et que les théories n'ont point d'influence sur le monde. Ces hommes finissent par rendre vrai ce qu'ils disent ; car avec une telle manière de penser on ne sauroit agir sur les autres ; et si l'esprit consistoit à voir seulement le pour et le contre de tout, il feroit tourner les objets autour de nous de telle manière qu'on ne pourroit jamais marcher d'un pas ferme sur un terrain aussi chancelant.

L'on voit aussi des jeunes gens, ambitieux de paroître détrompés de tout enthousiasme, affecter un mépris réfléchi pour les sentiments exaltés ; ils croient montrer ainsi une force de raison précoce ; mais c'est une décadence prématurée dont ils se vantent. Ils sont pour le talent comme ce vieillard qui demandoit *si l'on avoit encore de l'amour*. L'esprit dépourvu d'imagination prendroit volontiers en dédain même la nature, si elle n'étoit pas plus forte que lui.

On fait beaucoup de mal sans doute à ceux qu'animent encore de nobles désirs, en leur opposant sans cesse tous les arguments qui devroient troubler l'espoir le plus confiant ; néanmoins la bonne foi ne peut se lasser, car ce n'est pas ce que les choses paroissent, mais ce qu'elles sont qui l'occupe. De quelque atmosphère qu'on soit environné, jamais une parole sincère n'a été complètement perdue, s'il n'y a qu'un jour pour le succès, il y a des siècles pour le bien que la vérité peut faire.

Les habitans du Mexique portent chacun, en passant sur le grand chemin, une petite pierre à la grande pyramide qu'ils élèvent au milieu de leur contrée. Nul ne lui donnera son nom : mais tous auront contribué à ce monument qui doit survivre à tous.

## CHAPITRE XII. ET DERNIER.

*Influence de l'enthousiasme sur le bonheur.*

---

IL est temps de parler de bonheur ! j'ai écarté ce mot avec un soin extrême, parce que depuis près d'un siècle surtout on l'a placé dans des plaisirs si grossiers, dans une vie si égoïste, dans des calculs si rétrécis, que l'image même en est profanée. Mais on peut le dire cependant avec confiance, l'enthousiasme est de tous les sentiments celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine dans toutes les situations où le sort peut nous placer.

C'est en vain qu'on veut se réduire aux jouissances matérielles, l'âme revient de toutes parts ; l'orgueil, l'ambition, l'amour-

propre, tout cela c'est encore de l'ame, quoiqu'un souffle empoisonné s'y mêle. Quelle misérable existence cependant que celle de tant d'hommes en ruse avec eux-mêmes presque autant qu'avec les autres, et repoussant les mouvements généreux qui renaissent dans leur cœur comme une maladie de l'imagination que le grand air doit dissiper ! Quelle pauvre existence aussi que celle de beaucoup d'hommes qui se contentent de ne pas faire du mal, et traitent de folie la source d'où dérivent les belles actions et les grandes pensées ! Ils se renferment par vanité dans une médiocrité tenace, qu'ils auroient pu rendre accessible aux lumières du dehors ; ils se condamnent à cette monotonie d'idées, à cette froideur de sentiment qui laisse passer les jours sans en tirer ni fruits, ni progrès, ni souvenirs ; et si le temps ne sillonnoit pas leurs traits, quelles traces auroient-ils gardés de son passage ? s'il ne falloit pas vieillir et mourir, quelle reflexion sérieuse entreroit jamais dans leur tête ?

Quelques raisonneurs prétendent que l'enthousiasme dégoûte de la vie commune ; et que ne pouvant pas rester toujours dans cette disposition, il vaut mieux ne l'éprouver

jamais : et pourquoi donc ont-ils accepté d'être jeunes, de vivre même, puisque cela ne devoit pas toujours durer ? Pourquoi donc ont-ils aimé, si tant est que cela leur soit jamais arrivé, puisque la mort pouvoit les séparer des objets de leur affection ? Quelle triste économie que celle de l'ame ! elle nous a été donnée pour être développée, perfectionnée, prodiguée même dans un noble but.

Plus on engourdit la vie, plus on se rapproche de l'existence matérielle et plus l'on diminue, dira-t-on, la puissance de souffrir. Cet argument séduit un grand nombre d'hommes, il consiste à tâcher d'exister le moins possible. Cependant il y a toujours dans la dégradation une douleur dont on ne se rend pas compte, et qui poursuit sans cesse en secret : l'ennui, la honte, et la fatigue qu'elle cause sont revêtues des formes de l'impertinence et du dédain par la vanité ; mais il est bien rare qu'on s'établisse en paix dans cette façon d'être sèche et bornée, qui laisse sans ressource en soi-même quand les prospérités extérieures nous délaissent. L'homme a la conscience du beau comme celle du bon, et la privation de l'un lui fait sentir le vuide, ainsi que la déviation de l'autre, le remords.

On accuse l'enthousiasme d'être passager ; l'existence seroit trop heureuse si l'on pouvoit retenir des émotions si belles ; mais c'est parcequ'elles se dissipent aisément qu'il faut s'occuper de les conserver. La poésie et les beaux arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les cœurs abattus, et met à la place de l'inquiète satiété de la vie le sentiment habituel de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie. Il n'est aucun devoir, aucun plaisir, aucun sentiment qui n'emprunte de l'enthousiasme je ne sais quel prestige d'accord avec le pur charme de la vérité.

Les hommes marchent tous au secours de leur pays quand les circonstances l'exigent ; mais s'ils sont inspirés par l'enthousiasme de leur patrie, de quel beau mouvement ne se sentent-ils pas saisis ! Le sol qui les a vu naître, la terre de leurs aïeux, *la mer qui baigne les rochers*,\* de longs souvenirs, une

---

\* Il est aisé d'appercevoir que je tachois par cette phrase et par celles qui suivent de désigner l'Angleterre ; en effet je n'aurois pu parler de la guerre avec enthousiasme, sans me la représenter comme celle d'une nation libre combattant pour son indépendance.

longue espérance, tout se soulève autour d'eux comme un appel au combat; chaque battement de leur cœur est une pensée d'amour et de fierté. Dieu l'a donné cette patrie aux hommes qui peuvent la défendre, aux femmes qui pour elle consentent aux dangers de leurs frères, de leurs époux et de leurs fils. A l'approche des périls qui la menacent, une fièvre sans frisson, comme sans délire, hâte le cours du sang dans les veines; chaque effort dans une telle lutte, vient du recueillement intérieur le plus profond. L'on n'aperçoit d'abord sur le visage de ces généreux citoyens, que du calme, il y a trop de dignité dans leurs émotions, pour qu'ils s'y livrent au dehors; mais que le signal se fasse entendre, que la bannière nationale flotte dans les airs, et vous verrez des regards jadis si doux, si prêts à le redevenir à l'aspect du malheur, tout à coup animés par une volonté sainte et terrible! ni les blessures, ni le sang même ne feront plus frémir; ce n'est plus de la douleur, ce n'est plus de la mort, c'est une offrande au Dieu des armées; nul regret, nulle incertitude, ne se mêlent alors aux résolutions les plus désespérées, et quand le cœur est entier

dans ce qu'il veut, l'on jouit admirablement de l'existence. Dès que l'homme se divise au dedans de lui-même, il ne sent plus la vie que comme un mal, et si de tous les sentiments l'enthousiasme est celui qui rend le plus heureux, c'est qu'il réunit plus qu'aucun autre toutes les forces de l'ame dans le même foyer.

Les travaux de l'esprit ne semblent, à beaucoup d'écrivains, qu'une occupation presque mécanique, et qui remplit leur vie comme toute autre profession pourroit le faire; c'est encore quelque chose de préférer celle-là; mais de tels hommes ont-ils l'idée du sublime bonheur de la pensée quand l'enthousiasme l'anime? Savent-ils de quel espoir l'on se sent pénétré quand on croit manifester par le don de l'éloquence, une vérité profonde, une vérité qui forme un généreux lien entre nous et toutes les ames en sympathie avec la nôtre?

Les écrivains sans enthousiasme ne connoissent, de la carrière littéraire, que les critiques, les rivalités, les jalousies, tout ce qui doit menacer la tranquillité quand on se mêle aux passions des hommes; ces attaques et ces injustices font quelquefois du mal;

mais la vraie, l'intime jouissance du talent, peut-elle en être altérée? Quand un livre paroît, que de moments heureux n'a-t-il pas déjà valu à celui qui l'écrivit selon son cœur et comme un acte de son culte! Que de larmes pleines de douceur n'a-t-il pas répandu dans sa solitude sur les merveilles de la vie, l'amour, la gloire, la religion; enfin dans ses rêveries n'a-t-il pas joui de l'air comme l'oiseau, des ondes comme un chasseur altéré, des fleurs comme un amant qui croit respirer encore les parfums dont sa maîtresse est environnée? Dans le monde on se sent oppressé par ses facultés, et l'on souffre souvent d'être seul de sa nature au milieu de tant d'êtres qui vivent à si peu de frais; mais le talent créateur suffit, pour quelques instants du moins à tous nos vœux; il a ses richesses et ses couronnes, il offre à nos regards les images lumineuses et pures d'un monde idéal, et son pouvoir s'étend quelquefois jusqu'à nous faire entendre dans notre cœur la voix d'un objet chéri,

Croient-ils connoître la terre, croient-ils avoir voyagé ceux qui ne sont pas doués d'une imagination enthousiaste? Leur cœur bat-il pour l'écho des montagnes, l'air du

midi les a-t-il enivrés de sa suave langueur ?  
Comprennent-ils la diversité des pays, l'accent et le caractère des idiômes étrangers ?  
Les chants populaires et les danses nationales leur découvrent-ils les mœurs et le génie d'une contrée ? Suffit-il d'une seule sensation pour réveiller en eux une foule de souvenirs ?

La nature peut-elle être sentie par des hommes sans enthousiasme ? Ont-ils pu lui parler de leurs froids intérêts, de leurs misérables désirs ? Que répondroient la mer et les étoiles aux vanités étroites de chaque homme pour chaque jour ? Mais si notre ame est émue, si elle cherche un Dieu dans l'univers, si même elle veut encore de la gloire et de l'amour, il y a des nuages qui lui parlent, des torrents qui se laissent interroger, et le vent dans la bruyère semble daigner nous dire quelque chose de ce qu'on aime.

Les hommes sans enthousiasme croient goûter des jouissances par les arts ; ils aiment l'élégance du luxe, ils veulent se connoître en musique et en peinture, afin d'en parler avec grâce, avec goût, et même avec ce ton de supériorité qui convient à l'homme du monde, lorsqu'il s'agit de l'imagination ou de la nature ; mais tous ces arides plaisirs,

que sont-ils à côté du véritable enthousiasme ? En contemplant le regard de la Niobé, de cette douleur calme et terrible qui semble accuser les Dieux d'avoir été jaloux du bonheur d'une mère, quel mouvement s'élève dans notre sein ! Quelle consolation l'aspect de la beauté ne fait-il pas éprouver, car la beauté est aussi de l'ame, et l'admiration qu'elle inspire est noble et pure ! Ne faut-il pas pour admirer l'Apollon, sentir en soi-même un genre de fierté qui foule aux pieds tous les serpents de la terre ? Ne faut-il pas être chrétien pour pénétrer la physionomie des vierges de Raphaël et du St. Jérôme du Dominiquin ? Pour retrouver la même expression dans la grâce enchanteresse et dans le visage abattu, dans la jeunesse éclatante et dans les traits défigurés ? La même expression qui part de l'ame et traverse, comme un rayon céleste, l'aurore de la vie ou les ténèbres de l'âge avancé ?

Y a-t-il de la musique pour ceux qui ne sont pas capables d'enthousiasme ? Une certaine habitude leur rend les sons harmonieux nécessaires, ils en jouissent comme de la saveur des fruits ou de la décoration des couleurs ; mais leur être entier a-t-il retenti comme une

lyre, quant au milieu de la nuit le silence a tout-à-coup été troublé par des chants ou par ces instruments qui ressemblent à la voix humaine ? Ont-ils alors senti le mystère de l'existence, dans cet attendrissement qui réunit nos deux natures, et confond dans une même jouissance les sensations et l'âme ? Les palpitations de leur cœur ont-elles suivi le rythme de la musique ? Une émotion pleine de charmes leur a-t-elle appris ces pleurs qui n'ont rien de personnel, ces pleurs qui ne demandent point de pitié, mais qui nous délivrent d'une souffrance inquiète excitée par le besoin d'admirer et d'aimer ?

Le goût des spectacles est universel, car la plupart des hommes ont plus d'imagination qu'ils ne croient, et ce qu'ils considèrent comme l'attrait du plaisir, comme une sorte de foiblesse qui tient encore à l'enfance, est souvent ce qu'ils ont de meilleur en eux : ils sont, en présence des fictions, vrais, naturels, émus, tandis que dans le monde, la dissimulation, le calcul et la vanité disposent de leurs paroles, de leurs sentiments et de leurs actions. Mais pensent-ils avoir senti tout ce qu'inspire une tragédie vraiment belle, ces hommes pour qui la peinture des affec-

tions les plus profondes n'est qu'une distraction amusante? Se doutent-ils du trouble délicieux que font éprouver les passions épurées par la poésie? Ah combien les fictions nous donnent de plaisirs! Elles nous intéressent sans faire naître en nous ni remords ni crainte, et la sensibilité qu'elles développent, n'a pas cette âpreté douloureuse dont les affections véritables ne sont presque jamais exemptes.

Quelle magie le langage de l'amour n'emprunte-t-il pas de la poésie et des beaux arts! Qu'il est beau d'aimer par le cœur et par la pensée! De varier ainsi de mille manières un sentiment qu'un seul mot peut exprimer, mais pour lequel toutes les paroles du monde ne sont encore que misère! De se pénétrer des chefs-d'œuvre de l'imagination qui relèvent tous de l'amour, et de trouver, dans les merveilles de la nature et du génie, quelques expressions de plus pour révéler son propre cœur!

Qu'ont-ils éprouvé ceux qui n'ont point admiré la femme qu'ils aimoient, ceux en qui le sentiment n'est point un hymne du cœur, et pour qui la grâce et la beauté ne sont pas l'image céleste des affections les plus

touchantes ? Qu'a-t-elle senti celle qui n'a point vu dans l'objet de son choix un protecteur sublime, un guide fort et doux, dont le regard commande et supplie, et qui reçoit à genoux le droit de disposer de notre sort ? Quelles délices inexprimables les pensées sérieuses ne mêlent-elles pas aux impressions les plus vives ! La tendresse de cet ami, dépositaire de notre bonheur, doit nous bénir aux portes du tombeau comme dans les beaux jours de la jeunesse, et tout ce qu'il y a de solennel dans l'existence se change en émotions délicieuses, quand l'amour est chargé, comme chez les anciens, d'allumer et d'éteindre le flambeau de la vie.

Si l'enthousiasme enivre l'ame de bonheur, par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune ; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du cœur de nos amis. Il nous sert aussi d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

Les affections les plus simples, celles que tous les cœurs se croient capables de sentir, l'amour maternel, l'amour filial, peut-on se

flatter de les avoir connus dans leur plénitude, quand on n'y a pas mêlé d'enthousiasme ? Comment aimer son fils sans se flatter qu'il sera noble et fier, sans souhaiter pour lui la gloire qui multiplieroit sa vie, qui nous feroit entendre de toutes parts le nom que notre cœur répète ? Pourquoi ne jouiroit-on pas avec transport des talens de son fils, du charme de sa fille ? Quelle singulière ingratitude envers la Divinité que l'indifférence pour ses dons ! Ne sont-ils pas célestes, puisqu'ils rendent plus facile de plaire à ce qu'on aime ?

Si quelque malheur cependant ravissoit de tels avantages à notre enfant, le même sentiment prendroit alors une autre forme : il exalteroit en nous la pitié, la sympathie, le bonheur d'être nécessaire. Dans toutes les circonstances l'enthousiasme anime ou console ; et lors même que le coup le plus cruel nous atteint, quand nous perdons celui qui nous a donné la vie, celui que nous aimions comme un ange tutélaire, et qui nous inspiroit à la fois un respect sans crainte et une confiance sans bornes, l'enthousiasme vient encore à notre secours ; il rassemble dans notre sein quelques étincelles de l'ame qui

s'est envolée vers les cieux ; nous vivons en sa présence, et nous nous promettons de transmettre un jour l'histoire de sa vie. Jamais, nous le croyons, jamais sa main paternelle ne nous abandonnera tout-à-fait dans ce monde, et son image attendrie se penchera vers nous, pour nous soutenir avant de nous rappeler.

Enfin quand elle arrive la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute, l'affaiblissement de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentiments et d'idées qui habitoient dans notre sein, et que les ténèbres de la tombe enveloppent, ces intérêts, ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme vulgaire paroît, quand il expire, avoir moins à mourir ! Dieu soit béni cependant pour le secours qu'il nous prépare encore dans cet instant ; nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière, nos réflexions qui s'enchaînoient avec clarté, erreront isolées sur de confuses traces ; mais l'enthousiasme ne nous abandonnera pas, ses aîles brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera

les voiles de la mort, il nous rappellera ces moments où, pleins d'énergie, nous avons senti que notre cœur étoit impérissable, et nos derniers soupirs seront peut-être comme une noble pensée qui remonte vers le ciel.

\* “ Oh, France ! terre de gloire et d'a-  
 “ mour ! si l'enthousiasme un jour s'étei-  
 “ gnoit sur votre sol, si le calcul dispoit de  
 “ tout et que le raisonnement seul inspirât  
 “ même le mépris des périls, à quoi vous ser-  
 “ viroient votre beau ciel, vos esprits si bril-  
 “ lants, votre nature si féconde ? Une intel-  
 “ ligence active, une impétuosité savante  
 “ vous rendroient les maîtres du monde ;  
 “ mais vous n'y laisseriez que la trace des  
 “ torrents de sable, terribles comme les flots,  
 “ arides comme le désert ! ”

---

\* Cette dernière phrase est celle qui a excité le plus d'indignation à la police contre mon livre ; il me semble cependant qu'elle n'auroit pu déplaire aux François.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.